

LES ILES ETRANGES

Du même auteur :

VIE PERDUE
(Mémoires – Première Partie)

Editions L'HARMATTAN – 2004

A paraître :

LA REVOLUTION PERDUE
(Mémoires – Troisième Partie)

Titre original :

Las insulas extrañas

Document de couverture :

Détail d'un tableau d'Alejandro GUEVARA, de Solentiname.

Ernesto CARDENAL

LES ILES ETRANGES

Mémoires (Deuxième Partie)

Traduit de l'espagnol (Nicaragua) par

Bernard DESFRETIERES

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. des Sc. Sociales, Pol. et
Adm. ; BP243, KIN XI
Université de Kinshasa – RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso
1200 logements villa 96
12B2260
Ougadougou 12

www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2006
ISBN : 2-296-00477-6
EAN : 9782296004771

Mon Bien-Aimé est comme les montagnes,
Comme les vallées solitaires et boisées,
Comme les îles étranges,
Comme les rivières sonores,
Comme le bruissement des vents gonflés d'amour.

Saint Jean de la Croix

REMERCIEMENTS

De l'auteur :

Toute ma reconnaissance à Luce López-Baralt
qui a pris tant de soin à corriger ces pages.

A Luz Marina Acosta qui a fait preuve d'une grande abnégation
en tapant le texte sur ordinateur.

Et à tous ceux qui ont proposé
suggestions et corrections.

E.C.

Du traducteur :

A celles et à ceux qui,
sous une forme ou sous une autre,
m'ont apporté aide, soutien et conseils
et sans qui cette traduction n'aurait pas vu le jour.

Mes remerciements vont tout particulièrement à :
Hélène Vaudescal et Jean-Pierre Saladin
pour leurs corrections et précieuses suggestions,
Martine et Gérard Boulay,
pour leurs précisions éclairées sur la faune et la flore,
Catherine Van Couwelaar
pour son inappréciable aide technique.

B.D.

AVERTISSEMENT

A la demande de l'auteur, un certain nombre de mots caractéristiques du Nicaragua (en particulier le vocabulaire de la flore et de la faune), sans équivalents avérés en français, ont été conservés en espagnol. En cas de besoin, une note figure en bas de page.

Toutes les notes sont du traducteur.

UN SEMINAIRE DANS LES ANDES

Thomas Merton m'avait dit que, si on ne lui permettait pas de quitter le monastère et de fonder la communauté que nous avions projeté de créer, il me faudrait alors faire mes études dans un séminaire pour devenir prêtre, puis réaliser moi-même cette fondation. C'est ce que j'ai fait et la fondation a été établie dans une île du Lac Nicaragua, dans l'archipel de Solentiname.

C'est pourquoi j'ai commencé par entrer au Séminaire du Christ-Prêtre, près du petit village de La Ceja, dans le département d'Antioquia, en Colombie. C'était une belle région de montagnes bleues et bleu-vert, de pinèdes, de vertes pâtures et de collines vertes coupées en deux par le tracé rouge de la route de Medellín.

Fernando González était passé par là. Il en fait la description dans son livre *Voyage à pied (Viaje a pie)* ; il y raconte qu'en cours de route ils avaient demandé à une vieille femme si, en passant par là, ils arriveraient à La Ceja. Et celle-ci leur avait répondu : « Tout dépend du courage que vous avez ». Il faut dire qu'en venant de Medellín la pente est particulièrement raide. Il dit que lui et la personne qui l'accompagnait ont alors analysé la phrase de la vieille femme, et ils l'ont trouvée chargée de philosophie.

Nous étions dans les Andes. Le climat était humide, avec du brouillard et de la bruine, d'une agréable fraîcheur qui rendait plus supportable le port de cette soutane noire que je détestais mais que j'avais bien été obligé de mettre. Question de courage aussi.

C'était un séminaire de ceux qu'on appelle pour "vocations tardives" ; il n'y en a pas beaucoup dans le monde et je crois que c'était le seul en Amérique Latine. Les séminaires sont destinés à des enfants ou à des jeunes gens (selon qu'il s'agit de *petit* ou de *grand* séminaire) et la vie y est difficile ou impossible pour des personnes plus âgées. Notre séminaire était destiné à des personnes de l'âge du baccalauréat et au-delà. Beaucoup étaient des étudiants qui avaient abandonné l'université, ou bien de jeunes ouvriers ou de jeunes paysans ; d'autres venaient de la vie active ; beaucoup étaient d'âge mûr, voire vieux.

Il y avait un vieux médecin qui avait été marié, avait eu des enfants et avait perdu sa femme ; il faisait alors des études pour devenir prêtre. Il y

avait aussi un dentiste qui faisait des études pour devenir prêtre ; ou plutôt non, il y en avait deux. L'un de ceux-ci était un très vieux dentiste qui me disait que le renoncement qui lui avait le plus coûté avait été de quitter ses patients. Il y avait un jeune mulâtre qui était capitaine dans la police, un athlète ; c'est lui qui donnait les cours d'éducation physique et il semblait moins à l'aise en soutane que dans son ancien uniforme. Des avocats, il y en avait plusieurs, de tous les âges, de droite et de gauche. Il y avait un petit jeune qui m'avait raconté que la seule chose qu'il avait faite dans sa vie était de pousser la charrue derrière les bœufs. Un autre était un artiste, aux manières efféminées ; il exerçait son apostolat auprès des boy-scouts ; il a ensuite quitté le séminaire, est devenu homosexuel et est mort poignardé. Et aussi un Espagnol qui avait déjà des cheveux blancs et avait été officier de la Marine de Guerre espagnole. Il y en avait de plusieurs nationalités. Un Péruvien était complètement fou. Il y en avait qui étaient originaires de plusieurs ordres religieux, d'anciens frères convers qui donnaient une nouvelle orientation à leur vie en se préparant au sacerdoce. Plusieurs venaient d'autres séminaires et étaient même des vétérans de plusieurs séminaires où ils avaient eu toutes sortes d'histoires et d'où on les avait parfois mis à la porte. Un de mes camarades de classe était un jeune, ancien exploitant agricole, qui ne pardonnait pas aux bandits libéraux d'avoir égorgé tous ses autres frères dans leur propriété ; peut-être pardonnait-il mais il oubliait que les bandits conservateurs étaient pareils (c'était la pire époque de ce qu'on a appelé la Violence en Colombie). Un autre, imberbe et qui semblait appartenir à une famille de haute lignée, venait en fait, d'après ce qu'il m'avait dit, d'une famille très misérable de la campagne ; il avait été employé dans un hôtel pour touristes où on l'obligeait à faire des choses particulièrement dégradantes ; toutefois il ne m'a pas dit lesquelles. Il y avait un vieillard cubain, un exilé de Cuba, qui, bien qu'il eût déjà dans les quatre-vingt-dix ans, allait commencer de faire ses études en vue du sacerdoce, persuadé qu'il était de les mener jusqu'à leur terme ; allez donc savoir pourquoi on l'a obligé à partir : pendant des jours et des jours, il n'a pas arrêté de pleurer parce qu'il ne voulait pas quitter le séminaire. Un paysan d'Antioquia, très fruste, trayait les vaches, dépeçait les bêtes ; c'était le responsable de tous les travaux agricoles du séminaire ; il travaillait toujours en soutane, une soutane couverte de bouses de vaches. Il y en avait un qui prétendait avoir tenu une boutique de luxe de tailleur à New York, près de Wall Street ; se faire ordonner prêtre était pour lui une obsession mais il n'y est pas parvenu car on l'a renvoyé du séminaire. Des professeurs, il y en avait plusieurs, du primaire, du secondaire, d'université. Il y en avait un qui avait été député conservateur et un autre qui était d'un parti radical de gauche. Un jeune séminariste cubain avait quitté Cuba à cause de la révolution ; il disait qu'on le harcelait quand il circulait en soutane dans le

bus mais on décelait chez lui une certaine admiration pour Fidel quand il égayait son discours de la longue liste des compagnies yankees nationalisées. Un autre était grand amateur de musique ; auparavant il était athée et ne fréquentait l'église qu'à cause de l'orgue ; puis il avait commencé de rester dans l'église, même en l'absence d'orgue car il y ressentait une grande paix ; c'est ce qui l'avait conduit au séminaire. Un autre venait d'une famille très riche et il avait renoncé à une immense fortune. Il y en avait un qui avait été leader ouvrier, leader de la Jeunesse Ouvrière Catholique ; c'était un peintre en carrosserie. Et puis il y avait un poète nicaraguayen qui avait été novice trappiste...

Ce séminaire qui attirait ainsi tant de monde n'était pas fondé depuis longtemps. Il avait été fondé par monseigneur Alfonso Uribe, un prêtre qui avait droit au titre de monseigneur bien qu'il ne fût pas évêque ; mais il l'était rapidement devenu comme il fallait s'y attendre. C'était un homme d'esprit ouvert et progressiste ; avant d'être évêque, parce qu'ensuite non.

Le régime reposait sur une assez grande liberté. On nous traitait comme des adultes, ce qui était logique puisque nous en étions. On pouvait aller à Medellín – à deux heures d'autocar – sans avoir à demander l'autorisation ; il suffisait de prévenir. C'était pareil pour le petit village de La Ceja auquel on se rendait à pied.

Le dimanche après-midi il était obligatoire de sortir se promener dans la campagne. Là où nous pouvions avoir envie d'aller. La seule restriction était que ce devait être par groupes de deux ou plus ; on ne pouvait pas sortir seul. On était ainsi sous contrôle. Et le fait de porter la soutane noire était une autre forme de contrôle. C'était drôle de voir les enfants, au bord du chemin, nous appeler : "mon Père" et nous demander de les bénir. Même aux plus jeunes d'entre nous, ils demandaient une bénédiction. Et naturellement tu les bénissais.

Ils nous donnaient aussi du : "Révérend" ; ou, à défaut, du "Votre Excellence". Pourtant Fernando González attribuait plutôt ce cléricalisme au diable : « Le curé et le parti conservateur pourraient-ils exister si le Diable n'était pas là, s'il n'était pas copropriétaire du pays avec eux ? Lui, c'est le roi des Andes... On a aussi vu l'Ange rebelle tourmenter les rares personnes qui ont refusé d'obéir au curé, aux libéraux... Pauvres êtres ignorants qui croient encore davantage au Diable que les conservateurs. »

Fernando González a dit : « En Colombie, nous sommes tous des séminaristes ». La Colombie est le pays le plus catholique d'Amérique Latine. Les conservateurs avaient leur Vierge, la Vierge du Carmen, et les libéraux en avaient une autre, que je ne me rappelle pas. Les deux partis s'entre-tuaient. Et ils continuent de s'entre-tuer. Chacun sous la protection de sa Vierge, j'imagine. Dans les villages, la personne la plus importante est

le curé ; et la plus belle maison est celle du curé. Un prêtre, Camilo Torres, avait créé un mouvement de libération et était ensuite devenu guérillero. Plus tard, un autre prêtre, le père Pérez, a été le chef de la guérilla. Et, pendant ce temps, le cardinal de Bogotá était maréchal des Forces Armées. Un pays qui avait passé un concordat avec le Vatican alors qu'il me semble qu'il n'y a pas un seul autre pays qui ait un concordat. Un pays marial, de dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, de Premiers Vendredis du mois, de promesses, de pèlerinages, de processions, de scapulaires, de Chapelets de l'Aurore à quatre heures du matin, d'Adoration du Saint Sacrement, d'enfants en uniforme qui vont à la messe obligatoire le dimanche, à la messe quotidienne dans certains collèges, d'enterrements solennels avec plusieurs prêtres qui chantent jusqu'à l'arrivée au cimetière, et des cloches à droite et à gauche, tous les ordres religieux qu'on puisse imaginer et, partout, des noviciats et des séminaires. La Colombie est le pays le plus catholique d'Amérique Latine et Antioquia, où nous nous trouvions, le département le plus catholique de Colombie. L'interjection la plus fréquente chez les hommes est : "Ave Maria !". Là-bas, dans presque tous les foyers, on récite chaque soir le chapelet, on dit beaucoup d'autres prières et on fait aussi des neuvaines ; quand un enfant s'endort, on ne lui dit pas que c'est le sommeil qui arrive mais que c'est le diable qui a passé sa queue sur ses yeux ; et William Agudelo, qui est d'Antioquia, me dit qu'il avait l'impression que c'était une queue soyeuse, très agréable. (Fernando González, qui était d'Antioquia comme William, disait que le diable est plus évolué que l'homme grâce à sa queue préhensile, un organe supérieur à la main.) Antioquia est la patrie des excellentes "empanaditas"¹ de maïs que les dames vendent sur le parvis des églises afin de recueillir des fonds pour la paroisse. C'est là qu'on a pu voir un curé portant une grande croix sur laquelle il cloue les billets qu'on lui donne jusqu'à ce que la croix en soit entièrement recouverte. Et c'est encore là que, pendant les parties de foot, le gardien de but néglige sa défense devant le ballon qui s'approche car il est en train de se signer et de baiser la croix qu'il fait avec ses doigts. Actuellement, avec le trafic de drogue, ceux qu'on appelle les "sicaires", c'est-à-dire les jeunes chargés des assassinats, sont de fidèles dévots de la Vierge de Sabaneta, leur patronne, et ils vont la prier (comme le font les toreros avant la corrida avec la Macarena) pour ne pas rater leur coup de poignard ou leur coup de pistolet. Que de religiosité il y a eu à Antioquia, Ave Maria !

La façon de parler d'Antioquia est assez proche de celle des Nicaraguayens et ce qui me plaisait le plus, c'est que, comme nous, ils utilisaient le *vos*². Peut-être parce qu'Antioquia est le département colombien

¹ Une sorte de friand.

² Un équivalent du tutoiement dans plusieurs pays d'Amérique Latine.

qui jouxte le Panama, c'est-à-dire l'Amérique Centrale, et c'est pourquoi nous nous ressemblons. Comme pour nous, les aliments de base sont le haricot noir et le maïs ; toutefois leur galette de maïs n'est pas plate comme la nôtre mais en forme de boule ; ils lui donnent le nom d' "arepa".

Quand je suis entré au séminaire, je pensais que je ne pourrais pas y pratiquer la sculpture mais je m'étais trompé. Voici ce qui s'est passé :

Peu après mon arrivée, le recteur (Monseigneur, comme nous l'appelions) a eu la bonne idée de tous nous réunir pour nous dire que, comme se trouvaient rassemblés au séminaire tant de métiers, de professions et de personnes qui avaient des connaissances dans de nombreux domaines, il souhaitait que l'on dressât une liste de ceux qui se proposaient à enseigner quelque chose et de ceux qui étaient intéressés par l'apprentissage de quelque chose. C'est ainsi qu'ont été mis sur pied des groupes pour plusieurs apprentissages : premiers secours, problèmes juridiques, agriculture, administration, guitare... Je me suis proposé pour enseigner la sculpture et une dizaine de personnes se sont inscrites à mon cours. Nous nous sommes immédiatement mis en quête de terre glaise et nous en avons trouvé une blanche, excellente, dans un ravin qui traversait la ferme du séminaire ; j'ai pu ainsi enseigner le modelage de la glaise et je faisais parallèlement mes propres travaux. Les membres de ce groupe et quelques autres m'ont ensuite demandé de leur faire des causeries sur la peinture moderne et c'est ce que j'ai fait. Surtout sur le pop-art qui était alors en train de voir le jour.

Une chose qui me déplaisait au séminaire : c'était ce sacerdotalisme excessif révélé dès le départ par son nom lui-même, Séminaire du Christ Prêtre ; c'est une orientation qui lui avait été donnée par son fondateur, seigneur et maître, monseigneur Alfonso Uribe Jaramillo, qui vivait au plus profond de lui-même cette spiritualité sacerdotale, ou plus précisément sacerdotaliste. Ce qui était une erreur parce que Jésus n'a pas été prêtre mais laïc ; il n'était pas de la tribu de Lévi (celle des prêtres) mais de celle de Juda ; aucun de ses apôtres n'a été prêtre et, selon l'Evangile, parmi ceux qui le suivaient, il y a même eu des pharisiens et des scribes ; les seuls qui n'y étaient pas étaient ceux de la caste des prêtres. Dans l'Eglise primitive, il n'y a pas eu de prêtres (« Nous n'avons ni prêtres, ni temples, ni autels », dit l'un des anciens Pères) et ce n'est qu'au IV^{ème} siècle qu'il a commencé à y en avoir. Auparavant il n'y avait des prêtres que dans les religions païennes et dans la juive. Cette spiritualité du Christ-Prêtre dont Monseigneur a imprégné le séminaire était celle du sacerdoce hiérarchique, et non celle du sacerdoce des fidèles ; de nombreux séminaristes étaient en accord avec cette spiritualité, étant entrés au séminaire non par amour de Dieu ou poussés par le désir de servir le prochain mais en considérant le sacerdoce comme une fin en soi, comme le but de leurs vies. Une vision des choses très conforme aussi au cléricalisme de la Colombie, et particulièrement d'Antioquia, où

tous sollicitaient la bénédiction du "père", et ne vous imaginez pas que c'était seulement les enfants, les adultes aussi, et les vieilles femmes ; ils demandaient une bénédiction à tout porteur de soutane qui pouvait passer par là. Un cléricalisme responsable du fait que quelques jeunes gens très pauvres en arrivaient à choisir le sacerdoce comme un moyen de gagner leur vie ou de grimper dans l'échelle sociale.

Le prêtre ou le religieux, quel que soit son ordre, atteignait de la sorte une classe supérieure, quelles qu'aient pu être ses origines sociales. Ce qui comptait, c'était qu'il porte la soutane. Fernando González raconte qu'un jour, à Medellín, un Frère des Ecoles Chrétiennes voulait à tout prix le faire descendre du trottoir ; il lui a alors dit : « Descendez, mon Frère, je vous en prie, moi aussi je suis *un frère chrétien...* ».

Il fallait voir l'émoi qui s'emparait de certaines familles quand un jeune recevait la "tonsure", le premier des ordres mineurs qui conférait le titre de clerc (ou de "lévite", comme disaient les journaux en style recherché). Il y avait des familles qui organisaient une fête comme celle des quinze ans des jeunes filles³.

Et l'ordination sacerdotale ? Très Sainte Vierge ! Comme l'a dit aussi Fernando González, en Colombie on confond le prêtre et la divinité.

En raison de son sacerdotalisme, Monseigneur avait fondé un ordre appelé : Servantes du Christ-Prêtre. En pratique, c'était un ordre de servantes des prêtres ; composé de jeunes filles, en général d'origine modeste, qui avaient répondu à une vocation de participation à la mission du prêtre. C'était un ordre religieux qui ne sortait pas des limites d'Antioquia et Monseigneur en était le supérieur général. L'ennui c'est que, pour elles, nous, les séminaristes, nous étions des êtres totalement dépourvus d'intérêt et de dignité. Mais si un séminariste était ordonné prêtre, elles se mettaient en quatre pour lui.

Les professeurs du séminaire, qui étaient prêtres, mangeaient dans le même réfectoire que nous, mais à une table qui leur était réservée. Ce qu'on leur donnait à manger était bien meilleur que ce que l'on nous donnait à nous ; et cela, sous nos yeux. Mais passe encore. L'ennui, c'est que cette inégalité s'aggravait s'il y avait un prêtre invité (et que dire lorsque c'était un évêque !) : le repas était alors composé de nombreux plats, avec du vin, et durait beaucoup plus longtemps que le nôtre ; nous, nous ne pouvions pas nous lever tant qu'eux ne l'auraient pas fait : c'est ainsi que la récréation que nous avions après le repas passait à l'as ; et nous, les fumeurs, nous ne

³ En Amérique Latine, dès qu'une jeune fille atteint ses quinze ans, la famille organise une très grande fête, à l'église (avec messe) et à la maison, pour marquer son entrée dans l'âge adulte.

pouvions pas fumer pendant tout ce temps, car il était interdit de fumer au réfectoire.

Le docteur Luque, un des deux dentistes, était le plus vieux de tous (ce n'était pas celui qui m'avait parlé du renoncement à ses patients). Il était tellement clérical qu'on se demandait pourquoi il avait attendu cet âge pour entrer au séminaire ; c'était un de ceux qui avaient le plus d'influence sur Monseigneur, et il était très réactionnaire. Entre autres choses, il était chargé de surveiller les livres interdits de la bibliothèque pour que personne ne puisse y avoir accès ; sa chambre était pleine de livres interdits. La liste des livres interdits, qui n'avait pas encore été supprimée par le Concile Vatican II, réunie à cette époque-là, était très longue et s'était allongée d'année en année au fil des siècles. Bien qu'elle fût déjà longue, elle était rendue encore plus longue par une interdiction générale de tout livre hérétique ou s'opposant à un quelconque dogme. Et le docteur Luque l'allongeait encore car il y incluait non seulement ceux qui s'opposaient à la foi mais aussi ceux qui ne la proclamaient pas, ceux qu'il appelait *agnostiques*. Que de difficultés pour obtenir sa permission de lire la revue *Eco* de Bogotá qui ne s'opposait en rien à la foi et qui ne la proclamait pas non plus, parce que c'était simplement une revue littéraire ; mais, pour lui, c'est ce qui la rendait encore plus pernicieuse parce que, pire encore qu'hérétique, elle était *agnostique*. Ça n'aurait servi à rien de lui faire remarquer que j'avais trente-sept ans. Mais il a fini par céder.

C'est dans cette chambre qu'a dû se retrouver le livre *Voyage à pied* (*Viaje a pie*) de Fernando González dont Manuel José Caycedo, archevêque de Medellín, avait écrit : « *Voyage à pied* est interdit sous peine de péché mortel car il attaque les fondements de la religion et de la morale par ses idées évolutionnistes, ses moqueries des dogmes de la foi sont sacrilèges et ses sarcasmes voltairiens ridiculisent les personnes et les choses saintes ; il traite aussi de sujets lascifs et est imprégné d'une sensualité brutale qui transpire de toutes ses pages ». (C'était sans doute à cause de tout ce qu'il disait, par exemple : que Rome, ville des saints, grouillait de prostitués, hommes et femmes. Ou bien : « Que ta beauté, Seigneur, transparaisse dans cette jeune fille ! ». Ou encore : « Son œuvre achevée, Dieu porta instinctivement ses mains à son nez et ne put réprimer une divine grimace : ÇA SENTAIT LE CUL ! ».)

« Des oranges ! Des oranges, vous dis-je ! ». C'est ce qu'expliquait un vieux curé qui était venu donner une conférence à la chapelle. « Et sucez aussi beaucoup de citron, pour maîtriser les passions. En plus des douches d'eau glacée et du sport ». Mais il semble que les jeunes séminaristes étaient moins soucieux des passions que ce vieillard grassouillet et rougeaud ; et qu'en outre ils ne croyaient pas beaucoup aux vertus anaphrodisiaques qu'il attribuait aux agrumes.

Salvatierra, un vétéran des nombreux séminaires de jeunes dans lesquels il avait traîné avant de rejoindre celui des vocations tardives, parlait d'un de ces séminaires où le confesseur était sourd et parlait à très haute voix. Une fois où les séminaristes faisaient la queue pour se confesser, pendant qu'un pénitent était agenouillé devant lui, ce confesseur avait demandé d'une voix puissante : « Seul ou avec quelqu'un d'autre ? ».

Fernando González, qui était d'Antioquia, a dit : « Depuis notre enfance nous avons une telle envie de nous confesser que ça fait plaisir à voir ». Il a aussi écrit dans *Voyage à pied* : « Oui, nous sommes les enfants du confessionnal, c'est ce qui nous a servi d'université ; là, notre Préfet des Etudes a été le Diable qui, avec sa queue préhensile, fouillait et retournait nos âmes ».

Le samedi, nous allions exercer notre apostolat à La Ceja ou à la campagne. La première fois, j'ai eu à faire le catéchisme à des enfants et j'ai été pris de panique. Parler devant des adultes, ça m'était difficile mais, devant des enfants de dix ou douze ans, ça m'était impossible. Je leur ai parlé de l'amour de la Vierge, je leur ai dit que c'était leur mère, tout ce que me disait le père Otaño au collège. J'ai alors vu que leurs yeux brillaient, et je me rappelle encore comment brillaient certains de ces petits yeux noirs ou verts.

Araúz était cet avocat basque – je crois que c'est comme ça qu'il s'appelait – qui étalait sur son crâne les cheveux parsemés qu'il avait sur la tête, afin de cacher sa calvitie ; il exerçait son apostolat à la prison. Un jour, il m'y a emmené avec lui pour étudier le cas d'un jeune garçon qui était prisonnier parce qu'il n'arrêtait pas de se masturber ; son père avait appelé la police ; quant à sa mère, elle se plaignait qu'on lui eût attaché les mains et disait que les liens le blessaient. Nous avons demandé au sergent de le détacher et il nous a regardés avec reconnaissance depuis l'endroit où il se trouvait qui était une espèce de cage.

J'ai ensuite réussi à convaincre Monseigneur de me dispenser des taches d'apostolat du samedi car le lieu de mon apostolat était ma chambre avec cette énorme quantité de lettres que je recevais de partout ; beaucoup d'entre elles exigeaient une réponse. Comme par exemple un musicien qui effectuait une longue peine dans une prison de New York et qui avait la permission de correspondre avec moi. Condamné pour contrebande (de quoi ?). Pauvre musicien qui était dans la seule prison des Etats-Unis qui n'avait ni fanfare ni formation musicale. Là, il s'était converti à Dieu et il dirigeait le chœur de la chapelle catholique. C'est Howard qui s'était arrangé pour que je corresponde avec lui. Howard, mon filleul *beatnik*, que j'avais accompagné sur les fonts baptismaux à Cuernavaca, et qui maintenant, depuis Los Angeles, me parlait dans ses lettres du mariage qu'il venait de faire, de son

amour pour le Christ et de son travail dans les prisons. Mon autre filleul de Cuernavaca, Harvey, m'écrivait de Cali, en Colombie, et me racontait qu'après avoir quitté l'Eglise, il y était revenu et qu'il était membre de la Légion de Marie. Son ancienne femme, Margaret Randall, avait épousé Sergio Mondragón ; tous deux dirigeaient *El corno emplumado* (*Le cor à plumes*) et n'arrêtaient pas de m'écrire. Sergio était un mystique, il pratiquait le yoga, puis le zen, il était réellement en recherche de Dieu. Miguel Grinberg était un poète fou qui, de Buenos Aires, n'arrêtait pas d'écrire aux uns et aux autres ; il a fondé la "Ligue des Poètes d'Amérique". Partout on publiait de plus en plus de revues littéraires, portant des noms comme : *El techo de la ballena* (*Le toit de la baleine*), *El topo con gafas* (*La taupe à lunettes*), *Cormorán y Delfín* (*Cormoran et Dauphin*), dirigée par un poète argentin qui avait été commandant de navire, ou encore *Sol cuello cortado* (*Soleil cou coupé*), revue vénézuélienne qui a été mêlée à l'enlèvement d'un militaire nord-américain. C'est surtout *El corno*, une revue bilingue, celle qui a duré le plus longtemps, qui a permis que de nombreux poètes se connaissent, se rapprochent et correspondent entre eux. Quand je suis revenu, après le triomphe de la révolution, à la communauté de Solentiname détruite par la Garde Nationale, j'ai trouvé au milieu des cendres des petits morceaux à moitié calcinés d'*El corno*. De nombreuses lettres étaient échangées d'un pays à l'autre. Envoi de poèmes, demandes de poèmes. Merton a participé à ce déferlement épistolaire. La Rencontre des Poètes du Mexique a été l'occasion d'une réunion en grande pompe à laquelle Merton a adressé un message. De Cuba, Retamar⁴ réclamait des collaborations. Parmi ceux qui écrivaient, il y avait aussi le responsable de la revue de l'Union Panaméricaine. Ces revues annonçaient une Nouvelle Poésie, un Homme Nouveau, une Nouvelle Ere. Cortázar commençait à être connu par l'intermédiaire d'*El corno*. Et aussi García Márquez par l'intermédiaire d'*Eco* (*Echo*), la revue agnostique du docteur Luque. Au Mexique, Rosario Castellanos⁵ avait beaucoup aimé mes *Psaumes* (*Salmos*)⁶, d'après ce que m'avait écrit Sergio Mondragón. Plusieurs de ces poètes parlaient de Dieu dans leurs lettres. Un certain nombre d'entre eux, même s'ils n'étaient pas croyants, signaient : *Ton frère en Jésus-Christ*. Ludovico Silva, de l'équipe du *Sol cuello cortado*, parlait de « vouloir ne pas croire à Dieu et néanmoins continuer à y croire ». Lamantia, le *beatnik* catholique qui s'était marié à Cuernavaca, m'écrivait de San Francisco et me disait qu'il s'était éloigné de l'Eglise mais qu'il sentait bien qu'il aimait Dieu encore plus qu'avant. Je recevais aussi des lettres d'Argentine, d'Alejandra Pizarnik⁷, qui est devenue

⁴ Roberto Fernández Retamar, poète et écrivain cubain, né en 1930.

⁵ Poétesse et romancière mexicaine (1925-1974).

⁶ Ouvrage publié en 1964.

⁷ Poétesse argentine (1937-1972).

célèbre après son suicide. Les plus remarquables étaient les "nadaístas"⁸ de Colombie, une espèce de version colombienne des existentialistes, devenus ensuite des sortes de *beatniks* ; eux aussi m'écrivaient au séminaire. Ils avaient commis un sacrilège avec une hostie à Antioquia : ils l'avaient piétinée (ou avaient fait semblant de le faire), ce qui leur avait permis d'accéder à une grande notoriété (et c'est ce qu'ils recherchaient). Pourtant Gonzalo Arango, leur fondateur, me parlait beaucoup dans ses lettres de "sainteté". Ses lettres étaient écrites depuis *Le Monastère*. Les poètes de ce groupe appelaient l'un d'entre eux : "le Moine Fou" (Elmo Valencia). Un autre, qui signait : j. mario, en lettres minuscules, m'avait écrit qu'on pouvait trouver Dieu dans l'athéisme. Le nom d'un autre de ces poètes était : X-504 ; il disait qu'il fallait prêcher un soulèvement des poètes, aussi bien en chaire que dans les bordels. Gonzalo Arango me parlait de la nouvelle poésie et du nouveau christianisme, me disait qu'ils devaient faire alliance avec les curés et les religieuses du nouveau christianisme. Ils aimaient citer une phrase que le vieux Fernando González avait écrite en parlant d'eux : « Je vais prier pour ces jeunes qui sont en train de se dénuder ». Ce que l'un d'entre eux, Eduardo Escobar, a réalisé au sens propre du terme quand il s'est déshabillé sur scène en récitant un poème, provoquant l'indignation des bourgeois qui s'étaient levés pour quitter les lieux. Eduardo Escobar m'avait écrit qu'à onze ans il avait été séminariste et qu'à treize il était devenu athée et "nadaísta". (Pourtant Fernando González les mettait déjà en garde contre l'incohérence de leur démarche « s'ils renient le monde, leur monde, sans s'en détacher ».) Les lettres de sœur Teresa Elizondo, c'était quelque chose de très différent. Elle était infirmière, et elle avait horreur de ça ; elle voulait enseigner, mais elle était infirmière par obéissance. Elle avait abandonné son fiancé la veille de leur mariage et s'était faite religieuse. Ils avaient le même âge et s'étaient passionnément aimés entre leurs quinze et leurs dix-huit ans. Son fiancé était beau, d'âme et de corps, disait-elle, mais elle avait préféré épouser le Christ. Elle ne l'avait jamais revu bien qu'elle l'aimât. Et lui l'aimait aussi, bien qu'il fût marié avec une autre.

Monseigneur avait donc accepté que mon apostolat du samedi consistât à répondre au courrier que je recevais. C'est que Monseigneur avait de la raison ; avant qu'il ne devînt évêque.

Était-ce parce qu'ils étaient d'Antioquia ? Le fait est que certains séminaristes se mettaient sous la douche en maillot de bain. Chacun disposait d'une sortie de bain, on dit aussi un peignoir de bain, pour aller se doucher ; mais certains portaient en dessous un maillot. Ils se lavaient dans cette tenue par pudeur ou pour ne pas s'exposer à la tentation de leur propre corps. Nous étions plusieurs à considérer cela comme une aberration.

⁸ Du mot : nada, qui signifie : rien.

Sobrino, celui qui avait appartenu à la Marine de Guerre, disait que c'était péché mortel que de se laver en maillot de bain.

Fernando González avait écrit : « Nous avons besoin de corps, surtout des corps. Ne craignons pas la nudité. Ce pauvre peuple sacerdotal, les Colombiens, la nudité le rend fou et le met à mort car il n'y a rien que l'on aime plus que ce que l'on redoute. Le clergé a veillé sur ces pépinières de bancals et de cagneux et a créé des corps horribles, hypocrites ». Il a aussi écrit : « Le séminariste ne peut pas se voir nu ».

Bernardo, l'ancien député conservateur, a rapidement renoncé à se laver en maillot de bain quand il a entendu nos critiques. Il faut dire qu'il était très réactionnaire à son arrivée ; mais, dès le début, il a commencé à évoluer sous notre influence, particulièrement sous la mienne, jusqu'à devenir ce que ce Séminaire du Christ-Prêtre a produit de plus saint et de plus révolutionnaire : le martyr Bernardo López, qui avait secrètement rejoint la guérilla de Camilo et du père Pérez sans cesser de remplir ses fonctions de curé.

Nous nous moquions aussi de Bernardo parce qu'il ne portait pas de pantalons sous sa soutane mais des espèces de caleçons longs. Une fois il a voulu jouer au football, sport dans lequel il n'excellait pas car il était gros, il est tombé sur le cul, les jambes en l'air, et tous ont pu voir ces caleçons tellement ridicules qui lui descendaient jusqu'aux genoux. Ensuite il soulevait lui-même sa soutane pour nous les montrer et il se moquait de lui-même car il avait le sens de l'humour. Nous, nous pensions que de ne pas porter de pantalons était une nouvelle manifestation de son côté réactionnaire. Il reconnaissait lui-même qu'il était rétrograde et, lorsqu'il nous entendait parler, il s'exclamait : « Sainte Vierge, que je suis réactionnaire ! ». Mais en réalité, s'il ne portait pas de pantalons, c'est parce qu'il était pauvre. C'était par décision propre qu'il était pauvre. En effet, nous avons su par la suite que, lorsqu'il avait décidé de devenir prêtre, une décision aussi rapide que l'éclair, il avait pris tous ses costumes de toile fine, ses nombreux costumes, ses costumes de député, lui qui était l'espoir de la jeunesse du parti conservateur à Antioquia, et il les avait donnés aux pauvres. Il s'était ainsi retrouvé sans même un pantalon à porter sous sa soutane. Il avait donné toutes ses tenues de "cachaco" - c'est comme ça, qu'à Antioquia on appelle le costume strict -, c'est-à-dire quand on porte pantalon, gilet et veste. C'est vrai qu'à Antioquia on appelle aussi "cachacos" les habitants de Bogotá qui, parce qu'il y fait froid, à 2.600 mètres d'altitude, sont tenus de s'habiller en "cachaco". Ce qui n'était quand même pas une raison suffisante, comme le disaient les habitants d'Antioquia, pour s'habiller en noir, comme les Anglais, ou même pour porter le chapeau melon comme ils le faisaient encore, selon eux, peu de temps auparavant.

Comme il était de Bogotá, Eduardo Perilla était un "cachaco", même s'il ne s'habillait pas en "cachaco" mais en cow-boy, chaque fois qu'il ne portait pas la soutane, et il la portait le moins souvent possible. Il faisait partie de ceux qui avaient très tôt quitté l'université, en première ou deuxième année d'architecture, et il était arrivé au séminaire quand il avait une vingtaine d'années. Entre nous nous disions qu'entrer dans sa chambre, c'était comme entrer dans un night-club à quatre heures du matin. Un air tellement enfumé qu'on ne distinguait pas les choses avec netteté ; des mégots de cigarettes partout ; et la pénombre. Il refusait formellement d'ouvrir la fenêtre pour changer l'air, comme nous le lui demandions. Il disait, en respirant profondément, qu'il adorait cette atmosphère. Il n'arrêtait pas d'avaloir des petites tasses de café noir qui, entre-temps, avaient refroidi, puis se tordait de douleur à cause de son ulcère. Et alors que celui qui était un ancien capitaine de police ne détenait aucune arme à feu dans sa cellule, lui avait deux revolvers, un fusil et un poignard. Son chapeau en cuir, une peau de serpent et sa guitare pendaient au mur. Et il dansait le twist sur le pas de sa porte. Quelques-uns d'entre nous se posaient la question : « Qu'a-t-il bien pu faire pour qu'on l'admette au séminaire ? ».

Mais il débordait d'amour pour Dieu. L'amour d'un fiancé, qui regrettait parfois de Lui être infidèle en flirtant avec les jeunes filles. Il a aussi écrit d'excellents poèmes pendant qu'il était au séminaire.

Chacun était responsable de l'entretien de sa chambre ; c'est pourquoi il pouvait la laisser dans ce désordre voulu et y maintenir cet air vicié. Tout le contraire de son voisin, le docteur Toro, celui qui avait tenu une élégante boutique de tailleur à New York, qui ne faisait que balayer, passer la serpillière, frotter le sol de sa chambre et le faire briller, grâce à toutes sortes d'instruments de nettoyage, à de la cire ou de l'huile, et à des liquides parfumés ; il restait planté devant sa porte pour voir si ceux qui passaient admiraient ce sol resplendissant ; il avait aussi prévu des espèces de mini-tapis en feutre, ou en je ne sais trop quoi, pour que toute personne qui entrerait ne pose pas ses pieds sur le sol. C'était ce séminariste très clérical, qu'on a, je ne sais pour quel motif, mis à la porte du séminaire.

Nous n'avons pas su non plus ce qui s'est passé avec don Enrique, ce vieillard cubain qui, à quatre-vingt-dix ans, avait voulu commencer ses études pour devenir prêtre, et à qui on ne l'a pas permis. Figurez-vous qu'il avait été professeur de stratégie militaire à l'Ecole des Cadets de Cuba et qu'il était diplômé d'une école de blindés et d'une école d'artillerie des Etats-Unis. Pourtant à son arrivée on l'aurait pris pour un sacristain professionnel. Tout comme, au monastère de Cuernavaca, j'avais pris celui qui avait été soldat de Pancho Villa pour un vieux bigot.

Támara était un avocat de la côte qui appartenait à un parti radical de gauche ; il m'avait raconté comment il avait fait pour arriver au séminaire, et c'était une histoire intéressante. Alors qu'il était attablé, en train de boire, l'idée lui est soudainement venue d'être prêtre. Le lendemain, à son réveil, il avait toujours la même idée et elle ne l'a plus quitté. Pendant cinq jours, il était resté au lit, sans aller au bureau, à lire des vies de saints.

Un qui a laissé derrière lui une grosse fortune, dont il était l'unique héritier, c'est un neveu de Bernardo López, Julio César López. Très jeune, beau gosse, il était la coqueluche des filles. Très réservé, il ne nous a rien dit de ses motivations. Il a tout abandonné, même sa patrie, pour rejoindre un autre pays qu'il ne connaissait pas : le Nicaragua. Chavarría, le séminariste nicaraguayen, l'a recruté pour son diocèse d'Estelí. A Estelí, sous les bombardements, il a apporté une aide héroïque aux sandinistes et ceux-ci n'ont jamais rien su de lui, simplement que c'était un curé parmi d'autres. Et il est encore là-bas, me semble-t-il, un curé parmi d'autres.

Il m'arrivait de penser au nombre de héros qu'il y avait au séminaire. Ils avaient laissé tomber leurs fiancées, un futur mariage, l'argent, leurs soirées de bringue, un métier, un lopin de terre, une première année d'architecture, un grade de capitaine sachant qu'il était peut-être possible de prétendre à beaucoup plus, la Marine de Guerre, ou quelques bœufs et une charrue. De l'héroïsme sans savoir que c'était de l'héroïsme, ou bien l'ayant oublié ; et ayant oublié les jours ou les années d'hésitation et de peur, quand ils n'osaient pas se résoudre à de tels renoncements. Puis cet héroïsme est devenu quelque chose de naturel, presque une routine ; ce sont des héros qui ne savent pas qu'ils le sont.

Mauricio Arias avait dirigé une agence de presse à Caracas cinq ans auparavant (la *Venezuela Press*) ; à cette époque, il disposait d'un beau bureau et d'une excellente voiture ; il passait son temps dans les clubs sélects et les hôtels de luxe des stations balnéaires. Qui aurait pu alors l'imaginer en train de balayer humblement sa chambre et même le morceau de couloir en face de la mienne qu'il m'incombait de balayer.

William Agudelo avait sa chambre dans un pavillon plus loin, qu'on venait de construire pour les nouveaux séminaristes. Il avait peint une Vierge nue, et ça le gonflait que des séminaristes des chambres voisines regardent, scandalisés, dans sa chambre et le critiquent pour avoir peint une Vierge nue. Il l'avait peinte à la gouache sur un carton. Et si on lui posait la question de savoir pourquoi il avait peint une Vierge nue, j'imagine que sa réponse devait être : et pourquoi la Vierge ne pourrait-elle pas être nue ?

Une fois, un séminariste, qui avait des goûts littéraires, m'avait raconté que William Agudelo tenait un journal dans lequel il était écrit qu'il ne permettrait jamais à qui que ce fût de le lire ; mais lui, il avait insisté pour

qu'il le lui prêtât et, à la fin, il y était arrivé, presque de force. Il avait trouvé ce journal très bon, avec des passages qui faisaient penser à des poèmes, et il m'avait dit que je devais le lire. Il pensait aussi que je pouvais aider William parce qu'il avait des problèmes : il n'arrêtait pas d'écrire qu'il allait quitter le séminaire parce qu'il aimait les filles et qu'il débordait d'amour. Il disait à Dieu des choses très belles ; un passage disait : « Seigneur, j'ai vingt et un ans, je suis vierge, je déborde d'amour, je t'offre tout cela ». Il m'avait demandé d'insister pour que William acceptât de me prêter le journal.

Plus loin dans ce journal, William raconte comment ça s'est passé quand je lui ai demandé de le lire. Il note que je lui ai demandé : « N'écris-tu pas des poèmes, William ? » (en modifiant l'orthographe des mots pour singer mon accent nicaraguayen). Il m'a répondu qu'il écrivait des choses curieuses, qui lui venaient à l'esprit, mais qu'il ne savait pas si c'était de la poésie ; et qu'il les écrivait dans un journal. Je lui ai alors dit que je pourrais lui donner mon avis, lui dire si c'était de la poésie ou non, et que j'aimerais lire son journal. « Bon », m'a-t-il alors répondu. Il est ensuite revenu avec son gros cahier, puis il est parti.

J'ai commencé à lire et dès le début, je me suis rendu compte de la valeur littéraire de ce texte ; ma surprise n'a fait que grandir au fur et à mesure que j'avancais dans la lecture de ce journal parce que j'y découvrais les progrès de l'écrivain et du poète, car il contenait aussi des poèmes. J'ai compris que j'avais entre mes mains les débuts d'un grand livre qui plus tard pourrait être publié avec un prologue que je rédigerais, dans lequel je raconterais comment j'avais découvert l'écrivain William Agudelo. C'est ce que j'ai fait deux ans et demi plus tard dans une île du lac Nicaragua, quand j'ai écrit le prologue du journal de William, *De fleurs est notre couche (Nuestro lecho es de flores)*.

Dans ce journal, il note la date à laquelle je lui ai rendu ce cahier, et il écrit : « On m'a ouvert les yeux. Je ne m'en plains pas ». Il faut prendre au pied de la lettre ce qu'il dit parce que je me rappelle que j'ouvrais des yeux ahuris en lui parlant (je copie le prologue pour écrire ça). Je lui ai parlé de deux choses, de sa vie et de son journal. Je lui ai dit m'être rendu compte que c'était un volcan d'amour, qu'il était obsédé par les filles, les caresses et les baisers, tout comme moi-même je l'avais été avant de découvrir un autre Amour. Que cette obsession pour les filles ne voulait pas obligatoirement dire qu'il n'était pas appelé au séminaire et au sacerdoce, ou à n'importe quelle autre vie de don total à Dieu. Que Dieu était Amant. Et que l'amour de Dieu était de type conjugal ; celui qui était le plus capable de se donner à une jeune fille, qui était le plus obsédé par l'amour, était aussi celui qui était le plus capable d'aimer Dieu. Qu'il n'y avait donc pas de contradiction entre sa soif d'amour et son don à Dieu, parce que sa soif insatiable des jeunes filles était soif de Dieu. A vrai dire, je ne lui révélais rien qu'il ne sût déjà

puisqu'il avait écrit : « Je te promets une magnifique Nuit de Noces, Seigneur ».

Plus tard, il m'a apporté un nouveau passage de son journal et j'ai pu constater qu'il avait été très impressionné par ce que je lui avais dit. J'ai ainsi continué à lire ce journal, et à découvrir les progrès extraordinaires de sa qualité littéraire. Peu après la conversation qu'il avait eue avec moi, est sortie sa PROCLAMATION AUX JEUNES GENS DE MA GENERATION, qui a été publiée dans *El corno emplumado*, copiée et commentée en de nombreux endroits d'Amérique, lue à la radio de Mexico, utilisée dans les Sessions de Formation Chrétienne, citée dans le *Times* de Londres.

L'année suivante, William a dû quitter le séminaire en raison des problèmes financiers de sa famille mais il a continué à m'envoyer de nouvelles livraisons de son journal. J'ai dit à quelques amis du séminaire : « Ce garçon de vingt-deux ans est le meilleur écrivain de Colombie ». Ils ont pris peur. C'est ce que j'ai écrit ensuite à William mais il n'en a pas fait mention dans son journal : seulement que je lui avais dit quelque chose de si flatteur qu'il n'avait pas pu l'avalier.

Certaines de ces nouvelles pages ont été ensuite publiées dans *El corno*, y compris des prières à Jésus, et ont déclenché un grand enthousiasme chez les nouveaux poètes d'Amérique. Gonzalo Arango, le chef des "nadaístas", lui a écrit une belle lettre de Bogotá, quand William m'avait rejoint à Solentiname, à la fondation que nous y avons faite. Il lui disait qu'il avait cherché sa trace dans toutes les villes de Colombie, et il ajoutait : « Ta voix nous identifiait, nous invitait à un curieux langage. Tu es notre frère qui a la foi, le frère des poètes athées... Tu as la mission de donner un peu de sens à la terre ».

« Pour les vierges, il n'y a qu'Envigado ». C'est une phrase de Fernando González que William Agudelo cite dans son journal. Aussi bien Fernando González que William étaient du petit village d'Envigado, dans le département d'Antioquia. Un paradis où, d'après Fernando González, Dieu a créé Eve à quatorze ans et demi. Une autre phrase de lui que cite William est : « Jeune fille parmi les jeunes filles », en faisant référence à Dieu. Le début du journal parle de jeunes filles qui lui plaisent. Et il décrit en même temps l'expérience de son premier essayage de soutane : « J'ai essayé la soutane qu'on m'a faite. Comme il n'y avait pas de glace où je pouvais me regarder, je me suis servi des vitres des magasins. J'y ai découvert ma silhouette sanglée dans la soutane, plus élancée, plus ascétique et svelte. « Hum ! ... On dirait même que tu fais cinq centimètres de plus. Quelle élégance, Will ».

Dans son journal, il y a un passage où il appelle Dieu : le sexe plus que parfait. "Le Seul Véritable Sexe". Ailleurs il parle d'une jeune fille qui descend d'un autobus ; il regarde, à la base de sa nuque, le duvet que Fernando González appelle : jeunesse. « Pendant que je regardais ce duvet, j'ai songé que le Duvet qui se forme sur la Nuque de Dieu est extraordinairement plus doux et séduisant que le duvet de la nuque de la jeune fille que je regardais, et qu'il peut provoquer chez moi des sensations infiniment plus délicates ».

J'ai parlé à William des choses que, selon lui, j'aurais dites au cours de cette première conversation, et qui sont consignées dans ce journal ; ou alors d'autres, similaires, au cours d'autres conversations, car je ne connais rien d'autre, je ne pouvais parler de rien d'autre. Ai-je connu autre chose que l'amour, cet amour des jeunes filles qui parfois a été partagé, la plupart du temps ne l'a pas été ; ce premier amour aussi, ce grand amour pour Carmen dont Dieu m'a dépouillé, – et finalement, plus tard, un amour partagé. L'amour qui a fait de ma vie une vie perdue. Perdue au monastère trappiste, perdue à Cuernavaca, perdue alors au séminaire, et perdue, maintenant à tout jamais, pour le reste de mes jours. C'est pourquoi j'ai intitulé le début de mes mémoires : *Vie Perdue*.

Je me rappelais Carlos Martínez, la fois où il avait eu une fiancée qui n'avait pas l'air très intelligent ; lui, il disait à ses amis : « A quoi bon lui demander d'être intelligente ? Avec ma propre intelligence, j'en ai assez et plus qu'il n'en faut. Ce que je chéris en elle, c'est ce que je n'ai pas, c'est la beauté ». Moi, j'imaginais Dieu disant en parlant de moi : « Avec Ma propre Sainteté, J'en ai assez et plus qu'il n'en faut. Ce que J'aime en lui, c'est ce que Je n'ai pas : son indigence, son néant, sa vacuité ». Parfois, quelle plaie ! j'avais l'impression de moins aimer Dieu. J'étais alors très soucieux parce que je n'aimais que Lui et, si je ne L'aimais plus, qu'allais-je aimer ? Je me retrouvais privé d'amour. Il y avait si longtemps que je n'aimais plus les jeunes filles, que je ne me rappelais plus les jeunes filles, que les jeunes filles, qui m'avaient tant ému, n'existaient plus pour moi. Privé de l'amour de Dieu, je n'aurais plus eu aucun amour. J'avais tant aimé Carmen qu'on aurait dit que ce n'était pas elle que j'aimais mais Dieu. Je croyais que c'était elle mais c'était la soif d'un amour qu'elle n'aurait pas pu apaiser. Des baisers limités n'apaisent pas une âme qui aspire à une éternité de baisers. Quand je regardais par ma fenêtre la Cordillère Occidentale des Andes colombiennes, je sentais que Dieu se manifestait à moi à travers cette beauté, que c'était à Lui que j'avais offert ma vie et que c'était pour Lui que je portais alors cette vilaine soutane noire. Ordonne et je ferai ce que Tu diras ! Rien ne pourra apaiser ma soif de beauté si ce n'est Toi ! Je sentais bien que j'étais quelqu'un de particulièrement crucifié par le sexe. Moi qui, de toutes les personnes de la terre, semblais celui qui était le plus fait pour l'amour

humain, l'amour charnel, celui qui, plus qu'un autre, était né pour cela, le plus sensuel des poètes, oui, précisément moi : condamné à la castration du célibat (mais une castration de l'esprit qui n'éteint pas l'amour charnel), condamné à ne pas goûter à la femme, à vivre toute sa vie une vie perdue. Toi, l'inventeur du sexe, Amour Infini, Tu récompenseras mon cœur. En ce monde, mon amour de la femme est resté à tout jamais insatisfait. Tu devras le satisfaire quand ce sera nos noces. Tu devras combler ce cœur vide. J'ai envié Reynaldo quand je lui ai entendu dire que le temps de sa lune de miel avait été un temps paradisiaque. Et j'écoutais une voix en moi qui me disait : « Pour toi, jamais ». Avoir rêvé hier soir que j'embrassais une jeune fille qui avait été ma fiancée, et me réveiller en sentant sur mes lèvres le goût de ces baisers. En même temps avec la conscience aiguë que plus jamais au cours de ma vie je ne baiserais des lèvres, moi qui avais l'impression d'être un être spécialement né pour donner des baisers ; et s'il y avait des lèvres faites pour donner des baisers, c'étaient bien mes lèvres. Que faisais-je alors ? Je serrais Dieu encore plus fort contre ma poitrine, j'unissais encore plus mon âme à Lui. Et Lui m'inondait de Son amour, un amour sans lèvres, sans seins à toucher, un amour sans rien, le pur amour. Ah ! Amour, je vais te dire une chose : on croit que Ton amour n'a rien à voir avec l'amour du monde, l'amour des baisers et des étreintes, l'amour du lit, l'amour libidineux, l'amour ; à vrai dire, avec mes lèvres libidineuses, je me suis uni à Toi sans lèvres, c'est vrai, franchissant la barrière du baiser des lèvres, avec ce même amour qui avait été libidineux au cours d'un bal, et ce matin, à la communion, dans la chapelle du séminaire, il n'y a qu'amour, le pur amour. Il faut voir ce que représentaient pour moi les jeunes filles. Je les adorais tout autant que Dieu. Et à juste titre - les choses sont claires pour moi aujourd'hui - car elles étaient un reflet de Dieu. Il y avait en elles une lueur divine qui scintillait ; c'est ce qui me rendait fou - comment Dieu ne rendrait-il pas fou ? Mais le problème était qu'aucune d'entre elles, aussi belles fussent-elles, n'était Dieu, la jeune fille qui ne vieillit pas, comme le dit Fernando González. Aucune n'était la beauté totale, seulement des reflets fragmentés de cette beauté, comme des morceaux d'un miroir brisé. Elles n'étaient alors plus rien, ou presque plus rien pour moi, depuis que j'avais goûté une gorgée, rien qu'une gorgée, de la volupté de Dieu. Depuis lors l'éclat de leurs visages avait pâli jusqu'à devenir presque invisible, comme la flamme d'une bougie en plein soleil. Et pourtant la beauté humaine m'avait ébloui quand elle brillait dans l'obscurité. C'était l'amour qui m'éloignait de Lui car je ne comprenais pas qu'Il était l'Amour, qu'il s'agissait de fiançailles avec l'Amour lui-même. J'avais tant désiré me marier. Mais le problème n'était pas que je sois privé de noces : j'en aurais de plus belles et mon âme n'aspirait qu'à voir ce jour arriver. Des noces avec le créateur du sexe. Celui qui a fait que l'univers tout entier est union, attirance et sexe. Si les joies du

sexe, dont il a fait don à tous, même aux animaux, sont si grandes, et plus encore chez les humains, comment seront donc celles dont Il fera don à l'âme Sa bien-aimée, Son épousee, qui a tout abandonné. Réflexion faite, je ne me serais pas contenté d'une femme, d'un seul visage (sauf peut-être avec Carmen). Tu as fait en sorte que je les aime tant pour qu'ensuite, avec ce cœur débordant d'amour, je T'aime encore plus. Toi qui as si longtemps rêvé de moi. Ce n'est que maintenant, dans ma chambre, avec la nuit étoilée, que je comprends pourquoi Tu m'as tant poursuivi. Tu ne pouvais pas me perdre. Que serais-Tu devenu sans moi ? Et que serais-je devenu sans Toi ? Tu ne pouvais pas permettre que je reste toujours loin de Toi. Nous étions nés l'un pour l'autre et nous ne pouvions pas rester séparés à tout jamais. Et pourtant, comment avons-nous pu rester séparés aussi longtemps ? Comme Tu m'aimes tant, combien devais-Tu souffrir d'être privé de moi. Quelle n'a pas été Ton émotion quand, enfin, pour la première fois, Tu es entré en moi et nous nous sommes unis ! Je vous en prie, ce qui suit est important : le 2 juin, c'est volontairement que je me suis donné. Une décision que j'ai prise et que j'aurais pu ne pas prendre. Lui, Il a attendu jusqu'à ce que je me donne. Si je ne l'avais pas fait, Lui non plus n'aurait pu le faire. En regardant par ma fenêtre du deuxième étage du séminaire cette Cordillère Occidentale des Andes, je pensais à ce si grand amour qui T'a fait me chercher ; c'est Toi qui m'as cherché et non moi. Je vivais tranquillement loin de Toi ; j'étais insatisfait, j'en conviens, mais je me contentais de mes modestes joies qui masquaient mon insatisfaction. Tu m'as sorti du Brooklyn Bar, du Munich, de La Dinamarca, de Las Delicias del Volga, et du groupe de tous mes amis, Tu n'as pris que moi, Tu as laissé les autres. Nos amies étaient belles, je m'en souviens ; je ne les ai pas revues et me voici donc, comme Tu le souhaitais, sans un autre amour. Je disais aussi : si Son amour pour tout et pour tous est si grand, cet amour encore plus grand qu'Il a manifesté pour moi, comment s'appelle-t-il ? Il a fait bouger les lèvres d'une jeune fille qui m'a dit non parce que Lui seul voulait m'aimer. Comment expliquer ce qu'est l'intimité avec l'Infini ? C'est une union à l'intérieur de soi-même, et, sans que les sens me Le fassent sentir, je Le sens, Son front sur mon front, Ses yeux sur mes yeux, Sa bouche sur ma bouche, si près de moi que je ne sais plus qui est qui, qui est moi et qui est Lui, où Il commence Lui et où je finis moi, parce que Lui et moi nous ne sommes plus qu'un, un seul toi et un seul moi, un toi qui est moi et un moi qui est toi. Je ferme les yeux et je Le sens près de moi, je Le sens de plus en plus près de moi, Il est sur moi, Son visage et mon visage se confondent en un seul visage ; mais je n'ai pas besoin de fermer les yeux pour qu'Il soit sur moi ; même si je n'y pense pas, Il est sur moi, deux amants l'un sur l'autre. L'âme est néanmoins étreinte par le néant. Allongé dans l'obscurité, entre les draps glacés que mon corps commence à réchauffer, l'âme aspire à la chaleur d'autres bras et au contact

d'un autre corps. L'âme se précipite alors vers Lui, débordante de désir et sent que Lui l'accueille. Peu m'importe alors la froideur des draps ni la solitude du lit. Dans ma chambre, face aux Andes, je pouvais sentir qu'Il m'envahissait et qu'Il étreignait tout mon être, corps et âme, comblant tous les désirs de mon âme et de mon corps, dissipant tous les désirs qui n'avaient pas été comblés par les voluptés finies désirées, car elles n'étaient pas Dieu, seulement des reflets de Dieu. Et quand on a à l'intérieur de soi Celui qui est source de toutes choses, rien ne peut manquer et on n'a plus un seul désir. Autrefois, au début, quand je commençais à découvrir la prière, je voulais Le sentir, et je me sentais frustré parce que je ne Le sentais pas, Sa présence débordait les sens. Pourtant, dans le fond, d'une certaine manière, je Le sentais, je savais qu'Il était à l'intérieur de moi. Mais je voulais mieux Le sentir : je croyais que Le sentir avec mes sens, c'était mieux Le sentir. Mais je suis arrivé à savoir ce que c'est que de Le sentir, je sais que Le sentir ne se sent pas. Habitué à une présence qui, pour les sens, est néant, mais satisfait de ce néant parce que, en réalité, ce n'est pas un néant : ce néant, c'est Toi. A ces moments-là, l'âme est nue. Je la sens dévêtue, comme l'épouse devant son mari. Mon cœur est vide mais rien ne lui manque parce que ce vide est comblé par Dieu qui est le tout perçu comme néant. Il est ainsi le vide mais c'est le vide qui me remplit. Sur le plan sexuel en revanche, je suis pauvre, un mendiant sous un pont. Je suis quelqu'un à qui s'applique le : bienheureux les pauvres. Un poète obsédé par l'amour : sans un regard, un baiser, un sein de femme où reposer la tête. Mon cœur est un grand vide pour que Tu le remplisses.

J'ai longuement expliqué à Eduardo Perilla, le cow-boy, celui qui avait un night-club comme cellule, comment la beauté des jeunes filles peut nous conduire à Dieu. Je lui ai parlé des trois voies pour arriver à la connaissance de Dieu : la *Positive*, la *Négative* et celle de l'*Eminence*. La première serait : toute beauté qu'on peut trouver chez une jeune fille est en Dieu. La deuxième serait : toute imperfection qu'on peut trouver dans la beauté d'une jeune fille n'est pas en Dieu. La troisième serait : la beauté qu'on peut trouver chez une jeune fille est en Dieu au plus haut point. Je lui ai dit aussi ce que dit saint Paul, que la beauté invisible de Dieu, nous pouvons l'appréhender par la beauté de ce monde visible. C'est ainsi que le sourire d'une jeune fille nous révèle un aspect spécial de Dieu, l'aspect Sourire. Le Sourire Infini, parce qu'en Dieu tout est infini. Celui qui a toujours les dents parfaites, comme dit aussi Fernando González. C'est bien un indice que nous pouvons avoir un peu de ce qu'il y a en Dieu. C'est là une chose que nous connaissons même s'il est impossible de connaître Dieu. Cette beauté visible qui te plaît tant, une jeune fille, te donne une image d'un attribut invisible qu'il y a en Dieu : son attribut divin Jeune Fille. De même l'océan, un papillon, cette vallée des Andes, tout ce que tu voudras, sont des aspects de

la beauté de Dieu. Mais comprends-le bien : Dieu est tout ça ensemble et, en même temps, c'est tout ça à un niveau infini. A la question : A quoi ressemble Dieu ?, nous pourrions répondre : nous savons à quoi Il ressemble. Parce que nous avons déjà vu tout ça. Sourire de ton amie, plage de la mer, papillon bleu velouté, cette verte vallée des Andes, tout ce que tu voudras : c'est ce qui est invisible en Lui, traduit pour nous sous des formes visibles. Nous pouvons voir, disons, les grâces qu'il y a en Lui ; sans oublier qu'en Lui toute grâce est portée à un degré infini. Malheureusement nous ne pouvons pas imaginer ce qui est infini, nous pouvons seulement penser que c'est plus, encore plus et toujours plus. Mais sans doute est-ce une idée approximative. Que la beauté des créatures, en tant que reflets, puisse nous laisser entrevoir comment est Dieu a beaucoup impressionné Eduardo. Mais il a été encore beaucoup plus impressionné par ce que je lui ai dit ensuite : que j'avais lu que Dieu, qui est infini, n'a pas de raison d'avoir mis les reflets de tous ses attributs dans ses créatures ; qu'il doit y avoir des attributs de Dieu qui n'ont de reflets en aucun endroit de l'univers, et que ce sont des aspects de Lui dont nous ne pouvons nous faire une idée. « L'autre face de la lune », m'a-t-il dit. En remuant les lèvres comme s'il en avait l'eau à la bouche.

Il y avait un célèbre tour cycliste de Colombie, et un cycliste célèbre qui participait toujours à ce tour, Carmelo Reyes. Célèbre parce que, alors que les autres couraient sous la bannière d'entreprises commerciales, lui courait sous la bannière de la Vierge du Carmel, et aussi parce qu'il arrivait toujours le dernier. Une manifestation de plus de cette religiosité colombienne que la popularité de ce coureur de la Vierge du Carmel, toujours le dernier à l'arrivée. C'est par référence à Carmelo que nous avons donné à Carlos Alberto Restrepo le surnom de "Carmelo", simplement parce que tous les deux étaient du même village, Calarcá.

Notre "Carmelo", au cours d'une veillée, s'était présenté déguisé en "cachaco" de Bogotá, c'est-à-dire en habit, avec canne et chapeau melon ; après des pitreries qui avaient mis en joie l'auditoire, car il était très drôle, il avait terminé en poussant des cris d'ALLELUIA ! qui avaient déclenché de nouveaux rires et des applaudissements. C'était en fait une charge contre notre groupe, ceux qu'on appelait par dérision les "Alléluias" (j'en étais le principal animateur). Ce qu'il y a de bien, c'est que, à cette occasion, Carlos Alberto a fait notre connaissance ; il n'avait eu auparavant aucun contact avec nous, il nous avait attaqués en toute innocence, sans même savoir qui étaient les cibles de cette satire, sans doute poussé par l'un de nos ennemis mortels. Il a fait notre connaissance et, sur le champ, il est devenu un "Alléluias", le plus enthousiaste des "Alléluias" du monde.

On nous avait donné le surnom d'Alléluias parce qu'on disait que nous étions comme les pentecôtistes, que nous nous rassemblions pour pousser

des cris d'ALLELUIA, pour tomber en extase et pour d'autres choses encore. Une parodie qu'on faisait de nous.

Ce qui se passait, c'est que les conversations pendant les récréations étaient véritablement sans intérêt et plusieurs d'entre nous s'ennuyaient à en mourir. Aborder certains sujets, comme le sujet de Dieu, ou d'autres plus ou moins équivalents, était un vrai tabou chez les séminaristes. C'est pourquoi nous avons constitué un groupe précisément pour parler de ces choses qui nous intéressaient tant, celles-là même pour lesquelles nous étions au séminaire. Et alors quelques-uns ont commencé à nous haïr. Essentiellement les plus cléricaux, ceux qui étaient viscéralement anti-mystiques. Ils sentaient que nous représentions une menace pour leur *statu quo*. Quel *statu quo* ? Celui de leur avenir. Quand ils seraient les curés bedonnants d'une paroisse, propriétaires d'un gros troupeau de vaches. C'étaient des proches de Monseigneur, ses lèche-bottes. Le but de leur campagne était de nous "rayer de la surface" du séminaire. On voyait donc clairement pointer cette queue préhensile dont parlait Fernando González.

Les principaux Alléluias étaient, en plus de moi, Bernardo López, Eduardo Perilla, William Agudelo, Carlos Alberto Restrepo, qui nous a rapidement rejoints et est devenu "Carmelo" ; Arturo qui, sauf erreur de ma part, s'était converti en lisant Merton ; tous candidats pour la fondation que j'allais faire à Solentiname. Carlos Alberto m'appelait déjà le "père abbé" et s'attachait à pratiquer envers moi la vertu d'obéissance, alors qu'il était frondeur de naissance. Au bout du compte, ceux qui ont participé, à mes côtés, à la fondation de Solentiname ont été Carlos Alberto et William. Il y avait environ une douzaine d'autres Alléluias, certains d'entre eux plus prudents par crainte d'être mis en cause. Le capitaine de police était l'un des participants, mais aussi l'un de ceux qui prenaient des précautions. Eduardo m'a demandé d'être son directeur spirituel, à la place du directeur spirituel du séminaire, un petit vieux qui, lorsqu'on lui demandait une direction spirituelle, ne savait qu'offrir un "tinto", un "tintico", comme on appelle en Colombie le café noir. De Bernardo, je n'ai été que vaguement son directeur spirituel ; celui qui l'a été le plus était un professeur du séminaire qu'il admirait beaucoup et qui est mort en odeur de sainteté. William, lui, n'en avait pas besoin. Carlos Alberto se contentait, pour toute direction spirituelle, de sa conversation avec les Alléluias. Grâce à moi Bernardo a découvert saint Jean de la Croix dont il est devenu par la suite un meilleur expert que moi. C'est sans doute en raison de sa formation d'avocat qu'il comprenait très clairement toutes ces distinctions entre nuit du sens, purgation passive, voie illuminative et tout le reste.

C'est alors qu'on nous a calomniés à propos de Pablito Quiñónez, un des plus jeunes d'entre nous qui était arrivé peu de temps auparavant. Ils ont raconté qu'il avait provoqué un scandale à la messe avec une extase, que

nous, les Alléluias, en étions les responsables, que c'était nous qui avions créé cette psychose chez ce garçon. L'accusation était grave car Monseigneur ne pouvait que s'inquiéter de la présence au séminaire de fanatiques à l'origine d'une hystérie pseudo-mystique. Je savais qu'il n'y avait rien de vrai dans tout cela ; même si Pablito nous avait parfois rejoints, nos conversations ne pouvaient pas avoir eu un tel effet sur lui. Je lui ai alors posé des questions et il m'a raconté qu'on lui avait prescrit un puissant médicament contre les amibes ainsi qu'un puissant purgatif ; que c'était pour cela qu'il était affaibli, avait eu un malaise au point de presque s'évanouir, mais qu'il n'y avait rien d'autre. Ce fut néanmoins prétexte à une très dangereuse accusation contre nous. On voyait pointer la queue..., comme le disait Fernando González.

Ce fut aussi pour moi l'occasion d'apprendre d'autres choses sur Pablito Quiñónez qui m'ont été racontées par certains de ses camarades. Sa manière de prier à la chapelle faisait que quelques-uns d'entre eux se moquaient de lui car on aurait dit qu'il était sous l'emprise d'un ravissement. (C'est peut-être là l'origine de la calomnie proférée contre nous.) C'est aussi pour cette raison qu'ils avaient donné à un portrait de saint Louis de Gonzague qu'il y avait là le surnom de "Quiñónez". Au cours des réunions de la Congrégation de Marie, certains prenaient plaisir à observer avec quelle délicatesse il touchait la statue de la Vierge. C'est lui qui était chargé de la changer de place et il fallait, disaient-ils, voir quelle était son émotion quand il la déplaçait, au point d'avoir les mains qui tremblaient.

Mais le plus intéressant, c'est ce que Pablito lui-même m'a raconté de sa vie et qu'heureusement j'ai pris en notes. Je les ai toujours, dans un cahier à papier réglé, écrites au crayon et décolorées par le temps. C'est pour ça que je peux en faire le récit avec un luxe de détails aussi frais que lorsqu'il me les a racontés pendant une récréation du soir, après le dîner, dans l'allée bordée d'eucalyptus face à l'entrée du séminaire.

J'y écris que ce garçon, si pur et si angélique, était, encore peu de temps auparavant, un débauché et un ivrogne. Il me raconte qu'il y avait un peu moins d'un an, ivre, il cassait des bouteilles dans un bistrot. C'est un paysan et il n'avait reçu aucune instruction religieuse. Il croit que, depuis sa première communion, il n'a plus communiqué et ne s'est plus confessé (il n'en est pas tout à fait sûr). On ne lui avait jamais parlé de Dieu. Il ne savait pas que le Christ était mort pour nous sur la croix. Une fois il a entendu d'autres paysans dire que c'était important d'avoir un crucifix, parce que c'était une protection contre tous les dangers ; que si on vous donnait un coup de machette, vous n'étiez pas blessé. Cette histoire de coup de machette l'a beaucoup intéressé et il a décidé de porter un crucifix. Il en a demandé un à un curé et le portait toujours. Il a alors commencé à penser qu'il ne pouvait pas commettre des actes coupables en ayant sur lui une chose sainte ; aussi,

quand il allait pêcher avec ses amis, pendant ces soirées où ils faisaient la foire, enlevait-il son crucifix. Au cours d'une de ces soirées, lui et ses amis étaient en train de boire de la bière et du rhum dans un bistrot quand ils ont eu une altercation avec un inconnu qui était là aussi en train de boire. Il a pris part à l'altercation pour défendre ses amis et quelques bouteilles ont été brisées. Il s'est ensuite rendu dans un autre bistrot pour continuer à boire seul et, là, on l'a arrêté à cause de l'altercation qu'il venait d'avoir. Il a passé la nuit en cellule et, pendant toutes ces heures, il n'a cessé de contempler le crucifix, qu'il avait ressorti, pour lui demander aide et protection. Il l'a regardé avec une plus grande attention et a observé qu'il était cloué sur une croix. Il se rendait compte pour la première fois que c'était un homme cloué sur une croix. Il a alors commencé à se demander pourquoi il était cloué sur une croix. Et il a découvert que c'était à cause de nos péchés et de tout ce que lui-même avait fait. Il a aussi entamé une réflexion sur sa propre vie et a vu qu'il était sur le chemin de la perte. On l'avait mis en prison (pour la première fois) et, s'il continuait ainsi, sa vie serait un désastre. Il a pris la décision d'abandonner la vie qu'il menait et a compris que c'était ce crucifix, si utile dès qu'il s'agissait de protection, qui pourrait l'aider à changer de vie. Il a été libéré le lendemain matin et a commencé à se conduire d'une manière différente, à penser à Dieu aussi. Il regardait les étoiles et se demandait qui les avait créées ; puis il se répondait à lui-même : c'est Dieu qui les a créées. Il était fiancé et allait se marier. Un jour, il est tombé, sur la place de son village, sur un mendiant, un boiteux, qu'il n'avait jamais vu auparavant. Le mendiant l'a appelé et lui a demandé ce qu'il pensait devenir ; il lui a répondu qu'il pensait faire des études de médecine et qu'il allait se marier. Le mendiant lui a tenu un long discours pour lui expliquer ce que serait son mariage, et ce qu'il deviendrait, jusqu'à la fin de ses jours, lui dressant un tableau désolant, et très réaliste. Il lui a ensuite demandé à quoi ça lui servirait d'être médecin. Il lui a parlé d'un médecin célèbre, je ne me rappelle pas de quel pays, de France ou quelque chose comme ça, qui avait atteint une grande renommée et avait gagné beaucoup d'argent ; puis il a conclu en lui disant : et maintenant il est mort. Ce « maintenant il est mort » a été quelque chose de terrifiant, dit Pablo. Après il lui a demandé s'il ne désirait pas être prêtre. Il ne s'était jamais posé le problème et cette question l'a remué jusqu'au plus profond de lui-même. Il n'a plus jamais revu le mendiant. Peu après il a pris la décision d'entrer au séminaire. Il m'a aussi demandé de ne jamais raconter ça.

Je ne l'ai jamais raconté à personne, ni aux Alléluias ni à aucun autre du séminaire, ni après ma sortie du séminaire et ce, jusqu'à aujourd'hui. Mais j'ai conservé le récit de ce qu'il m'avait raconté, écrit au crayon d'une couleur fanée. Il y a quarante ans de cela et Pablito, dont je n'ai plus jamais

entendu parler, ne m'a pas dit de ne *jamais* le raconter. C'est pourquoi j'ai maintenant pensé que je pouvais le raconter, que je devais le raconter.

La campagne menée contre les Alléluias, pour nous faire mettre à la porte du séminaire, a brusquement cessé, de la manière la plus imprévue. Celui qui en était le chef était le plus clérical du séminaire, un jeune séminariste qui se comportait déjà comme un vieux prêtre. Il était maître de cérémonies pendant les offices liturgiques, c'était l'expert qui donnait des instructions pendant les messes solennelles, celui auquel devaient se soumettre les évêques eux-mêmes. Il semblait être né pour l'autel. Il fallait voir comment il se débrouillait au milieu des candélabres, des encensoirs et des surplis. Et c'était un de ceux en qui Monseigneur avait toute confiance. On a alors découvert qu'avec d'autres qui se joignaient à lui pour s'en prendre aux Alléluias, il s'était échappé la nuit du séminaire et tous s'étaient rendus dans la propriété voisine d'une famille aisée ; là, ils mangeaient des "tamales"⁹, buvaient de la bière et se baignaient nus dans la piscine. Toutes choses qui pouvaient être tenues pour innocentes mais qui ne l'ont pas été par Monseigneur : ils ont été mis dehors sans indulgence. L'après-midi où ils sont partis, notre plus grand adversaire m'a appelé et j'en ai été surpris parce qu'auparavant il ne m'adressait pas la parole. C'était pour me donner un album de disques de musique indienne de Colombie, car j'étais en train d'étudier les indiens. (*El Tiempo*, de Bogotá, avait publié des articles de moi sur le mysticisme indigène et Monseigneur les avait fait lire au réfectoire où il était rare qu'on fit des lectures pendant les repas.) Bref, le fait qu'il m'ait offert ces disques au moment de son départ a été, me semble-t-il, une manière de demander pardon. Et peut-être aussi de reconnaître, tout comme moi, que là avait pointé la queue préhensile.

Et maintenant venons-en aux indiens.

J'ai déjà raconté que c'est un "gringo" qui m'a fait découvrir les indiens, à moi, un Latino-américain. Quand j'étais novice dans une sainte partie des Etats-Unis, c'est Thomas Merton qui m'a révélé la sagesse, la spiritualité et le mysticisme des indiens d'Amérique, des deux Amériques. Alors, pendant les vacances du séminaire, je me suis rendu à Bogotá pour m'immerger dans la bibliothèque du Musée Ethnographique, très riche en ce qui concerne les indiens ; la plus grande partie de ce que j'ai appris sur les indiens et qui m'a tant servi ensuite pour ma poésie, c'est là que je l'ai puisé.

C'est aussi là que j'ai connu l'anthropologue autrichien Reichel-Dolmatoff qui m'a fait découvrir les Kogis. Les Kogis de la Sierra Nevada de Santa Marta disent que les choses dont disposent aujourd'hui les Colombiens, les trains, les ponts, les villes, les avions, ils en ont disposé

⁹ Pâte de maïs enveloppée dans des feuilles de bananier ou de maïs et cuite à la vapeur.

auparavant mais qu'ils les ont laissées à leurs petits frères car ces choses n'éblouissaient pas les indiens. Eux ont choisi le culte et la prière, et le secret de la Fertilité qu'ils ne révéleront jamais. Leurs prières et leurs rites entretiennent l'harmonie de l'univers. Leur religion est la religion de la Mère. Ils ont l'obsession du sexe, ils voient partout des phallus et des vagins, non pas par obscénité mais parce que le sexe, c'est la Fertilité. Quand ils sèment, ils pensent qu'eux-mêmes sont des semences. Ils ont adopté la pauvreté au même titre que les membres d'un ordre religieux. Ils disent que la vie des riches s'oppose au savoir. Les riches sont irresponsables, dangereux et fous. Comme les trappistes, ils ne disent jamais *à moi* ou *à toi*. Ils ne demandent jamais du manioc pour une personne, ils demandent du manioc pour tous. Ils connaissaient déjà, disent-ils, ce que prêchent les missionnaires. La religion chrétienne et la leur, c'est la même, mais les capucins ne l'ont pas très bien comprise. La Vierge Marie n'est autre que la Mère Universelle et tout l'univers est son utérus. Tous les Kogis sont libéraux parce que la couleur du drapeau des libéraux est le rouge, et le rouge, c'est la couleur de la fertilité et de la vie, la couleur de la Mère.

Au Musée Ethnographique il y avait un livre d'environ mille pages, écrit par un Allemand, sur les indiens huitotos ; je regrettais de ne pas pouvoir le lire car il n'y avait pas d'autre édition que l'allemande. Contre toute attente quelqu'un s'est soudain rappelé qu'au fond d'un tiroir il y avait le brouillon d'une traduction en espagnol des premiers chapitres sans que l'on sache qui avait commencé de traduire ce livre. C'est ainsi qu'on m'a confié des papiers jaunis qui contenaient le récit de la Genèse selon les Huitotos, traduit en espagnol à partir de la traduction que Preuss avait faite en allemand. *Nainuema*, « Celui qui est ou qui possède quelque chose qui n'existe pas », a créé le monde en le rêvant. Lui-même est une sorte de rêve ; un rêve qui rêve. Quand au début il n'y avait encore personne, il a créé les mots, et il nous les a donnés, de même que le manioc. Avec le mot et un tambour, il a fait la pluie qui est la parole même de leurs chants. Ils ne dansent pas sans raison, disent-ils, mais en raison des mots grâce auxquels tout a été créé.

Les Yaruros du Venezuela avaient aussi un Dieu Femme, Kuma, qui les attendait sur une terre heureuse quand ils se seraient tous éteints, ce qui semblait déjà imminent en 1934. Leurs biens étaient réduits à ce qui pouvait tenir dans une pirogue. Ils erraient au fil de l'eau, presque nus et, la nuit, pour se protéger du froid et des moustiques, ils s'enterraient dans le sable. Pendant la nuit et à l'aube, ils méditaient en regardant le ciel et en pensant à Kuma, à la terre qu'elle leur donnerait, où ils disposeraient de maisons, de bétail et de vêtements et où ils renaîtraient jeunes, forts et beaux. C'est le peuple élu de Kuma. Ils ont disposé, avant même les Vénézuéliens, des bananiers, du maïs, du tabac ; mais de tout cela il ne leur restait que la *racine*. Il était très facile de les faire parler de Kuma et du monde qui les

attendait parce que rien d'autre ne les intéressait davantage. Ils avaient demandé à l'anthropologue une photo de Kuma. Tous les jours ils sortaient pour chasser le crocodile, la tortue, l'iguane, et pour pêcher le dauphin d'eau douce et le lamantin, mais ils n'avaient plus la volonté de vivre. Je leur ai rendu visite en 1977 ; ils ne s'étaient pas éteints mais on les avait privés de leurs cours d'eau ; et leurs lieux de chasse étaient devenus de grandes propriétés appartenant à des gens très riches. Eux, pendant ce temps, dans leur campement couvert de poussière, restaient un peuple de mystiques obsédés par le ciel.

Au Musée Ethnographique, j'ai aussi découvert l'existence des Cunas qui vivent au Panamá et en Colombie, surtout au Panamá, dans le vaste archipel de San Blas, aux îles coralliennes aussi belles que celles des Mers du Sud. Les femmes portent des costumes aux mille couleurs et ont des anneaux d'or dans le nez. La plus grande partie de la terre appartient à tous. Ils s'y mettent à tous pour construire les maisons individuelles. Ce qu'ils chassent ou ce qu'ils pêchent, ils le répartissent. En politique, ils sont, disent-ils, du parti de Dieu. Ils se saluent de la manière suivante : - *Igi be pinsae ?* - *Dios gian pinsae*. - « A quoi penses-tu ? » - « Je pense à Dieu ». Tout ce dont disposent les blancs, automobiles, bateaux, trains, appartiendra aux indiens au ciel. Auparavant ils imaginaient que le ciel était un territoire de chasse. Maintenant Dieu a un téléphone, et il y a un ascenseur pour monter au ciel. Un indien a dit qu'au ciel il n'y a presque pas de blancs et que ceux qui y sont vendent des bananes dans la rue, comme le font les indiens à Panamá. Cependant un de leurs sages, un « célèbre philosophe cuna », leur avait affirmé, comme un précepte, que le ciel est un endroit où l'on va les uns serrés contre les autres, et où nous serons tous amis les uns des autres. On dit aussi parmi eux qu'il faut bien se conduire pour ne pas être arrêté sur le Quai du Ciel.

Merton était très intéressé par ce que j'écrivais sur les indiens. Il y voyait pour moi comme une vocation spéciale, que j'avais découverte, celle des indiens. Il me dit aussi dans une lettre que c'est une sorte d'acte de réparation, et de profonde adoration du Créateur. Il ajoute : « Je n'ai pas oublié les indiens, ni tout ce qu'ils signifient pour nous deux ». Dans une autre lettre, il dit que tout ce que je suis en train de découvrir a beaucoup d'importance pour nous tous, et que la grande union entre les deux Amériques ne pourra pas se faire si elle ne repose pas sur ses racines indigènes. Ces essais, publiés dans des journaux, n'existent plus, sauf si vous allez les y chercher, mais j'en ai fait des poèmes. On les trouve dans mon *Hommage aux indiens d'Amérique (Homenaje a los indios americanos)*, et dans sa suite : *Les ovnis en or (Los ovnis de oro)*.

Le cacique général des Cunas est venu en Colombie pour s'entretenir avec le Président de la République et, à Medellín, il a logé dans un collège pour

enfants indigènes tenu par des sœurs missionnaires. Je m'y suis rendu pour l'interviewer. Par le truchement de l'interprète, il m'a parlé de leur problème qui était celui du prix de la noix de coco et il m'a dit que c'était pour cela qu'il venait voir le Président. Il m'a aussi parlé de Dieu : « Dieu dit : sur cette terre si belle, évitez de vous battre. Ce sont ces paroles que Dieu a laissées aux indiens qui les gardent au plus profond d'eux-mêmes comme dans des archives ». Il m'a aussi parlé du ciel, de la beauté du ciel et m'a dit qu'il voulait y aller pour contempler le visage de Dieu.

Le Cacique m'a invité à lui rendre visite sur son île, et j'ai tout de suite pensé que, quand j'irais en vacances au Nicaragua, j'embarquerais depuis la côte caraïbe de Colombie pour pouvoir passer par leur archipel. Son secrétaire a précisé que je pourrais arriver sans aucun papier, sans passeport. Ce qui m'a semblé plein de naïveté. Et pourtant non : quand plus tard j'y suis allé, avant de me laisser débarquer sur le quai, ils voulaient savoir si j'étais commerçant. Peu leur importait que j'arrive revêtu d'une soutane blanche (détrempée par les vagues). Je savais qu'ils n'acceptent pas la présence des commerçants, qui mettraient à mal leur système économique et social. (« Les commerçants apportent le désordre avec eux »). Ils ont leur propre police. Si tu as l'occasion de te trouver debout dans un canot à attendre pour voir si on te donne la permission de monter sur le quai, tu comprendras beaucoup mieux ce qu'ils entendent par : ne pas être arrêté sur le Quai du Ciel. Ça, c'était à l'occasion de ma première visite ; j'en ai fait beaucoup d'autres par la suite mais ce n'est pas le moment d'en parler. Ce sera pour plus tard.

Schendel était un Allemand qui faisait ses études en Allemagne pour devenir prêtre. Il a brutalement eu l'intuition qu'il devait exercer son ministère en Amérique Latine, mais ne savait pas où. Il a alors pris une mappemonde, a fermé les yeux et a désigné du doigt un endroit d'Amérique Latine ; c'est tombé sur le Nicaragua. C'est là qu'il devait aller. Dans un almanach, il a lu des choses sur le Nicaragua. Dans cet almanach, il était question d'une ville, León ; il a donc décidé d'écrire à l'évêque de León pour se proposer comme prêtre. L'évêque l'a accepté et l'a envoyé terminer ses études au séminaire de La Ceja. C'est comme ça que Schendel est arrivé ; très sympathique, se sentant nicaraguayen, en un rien de temps il a parfaitement appris l'espagnol. Lors des premières ordinations sacerdotales qui ont été célébrées au séminaire, Schendel a été ordonné prêtre.

Quand Schendel est arrivé au Nicaragua, l'évêque l'a nommé curé par intérim du port de Corinto, et il y est toujours. Pauvre Schendel, c'est peu de dire ce qu'il a souffert avec ce premier évêque qui, petit à petit, est devenu de plus en plus réactionnaire et de plus en plus fou, les deux choses étant probablement une seule et même affection. Il exigeait de lui une soumission totale alors que lui-même s'insurgeait en tout point contre le Concile. Il

refusait de lui donner l'autorisation de porter une soutane blanche au lieu d'une noire, sous une chaleur atroce. Une fois l'évêque est venu pour lui donner l'ordre de quitter les lieux. Alors qu'il allait prendre le car, sa valise à la main, la nouvelle s'est répandue ; toute la population a accouru, a empêché le car de démarrer et l'évêque a dû prendre la fuite pour ne pas être lynché. A l'époque de la révolution sandiniste, la prostitution a cessé à Corinto, alors que c'est un port, non pas parce qu'elle a été interdite mais parce que le père Schendel et les sandinistes ont donné du travail aux femmes. Ceux qui se sont retrouvés lésés, c'étaient les marins qui, en arrivant au port, ne trouvaient pas une seule femme à acheter. Schendel est dans la paroisse où exerçait auparavant Azarías Pallais, le prêtre-poète, qui a été canonisé par la population de Corinto qui n'en avait rien à faire des procès en canonisation de Rome. Le mieux qu'on puisse dire du père José Schendel, c'est qu'on l'appelle le petit père Pallais. Petit, c'est à cause de sa taille et parce que Pallais était grand.

L'évêque de León l'avait envoyé comme curé par intérim à Corinto, et il y est toujours. C'était l'endroit où il était destiné à vivre toute sa vie, conformément aux desseins de Dieu depuis ce jour lointain où le jeune séminariste de Westphalie avait posé son doigt sur une carte.

Et maintenant, allez donc savoir pourquoi, je me rappelle William qui riait parce qu'un gros séminariste, un de ses voisins, très efféminé (un de ceux qui s'en étaient pris à lui parce qu'il avait peint une Vierge nue), bougeait les plis de sa soutane comme si c'était une jupe. Il était heureux de la faire tourner comme une jupe. Il s'asseyait en l'arrangeant des deux côtés avec grand soin, comme le fait une dame. Quand il marchait, lui, et plusieurs autres aussi, on entendait un froufrou de jupes. En parlant des ornements sacerdotaux, ils disaient : « Mon Dieu, que ce violet est délicieux...! ». « Cette dentelle est une vraie merveille... » Naturellement ils ont été mis à la porte. D'autres encore ont été mis à la porte pour les mêmes raisons, un groupe d'une quinzaine environ, qui formaient déjà une sorte de club. Une fois ils ont provoqué un scandale devant des personnes qui n'appartenaient pas au séminaire et qui ont pu en voir un envoyer de la main un baiser à un autre. Tout ce groupe a alors été mis à la porte. On m'a raconté ensuite que la plupart d'entre eux avaient été accueillis chez les carmes.

J'ai été déçu par le fleuve Magdalena quand j'y suis allé avec Bernardo López pour la Semaine Sainte. Pendant la Semaine Sainte, nous, les séminaristes, allions prêter main-forte dans les paroisses ; là où nous souhaitions aller et là où on voulait bien nous accueillir. Bernardo avait un frère prêtre dans un petit village au bord du Magdalena et c'est là que nous sommes allés. En fait il avait deux frères prêtres et une sœur religieuse. J'ai été déçu par le Magdalena qui était très large à cet endroit et pas beau bien qu'en pleine région tropicale. Il coulait entre de hautes falaises de terre jaune

ou rougeâtre ; l'eau était boueuse, couleur café au lait ou chocolat, et il n'y avait pas un seul endroit où pêcher, se baigner ou même naviguer car le village se dressait sur un énorme piton en à-pic qui surplombait les eaux du fleuve. Un village poussiéreux accessible par le train, perdu au fin fond du monde, dans une jungle rejointe par la civilisation qui y avait apporté pauvreté, laideur, bistrots, bordels, chômage. Ce village avait été anciennement un repaire de brigands et, en un certain sens, il l'était resté. Les montagnes avoisinantes étaient le refuge de deux bandes de brigands et les collines qui dominaient le village étaient protégées par des militaires. Au crépuscule, on voyait les silhouettes des soldats, une radio à la main, en communication avec des postes lointains, ce qui, à la tombée de la nuit, n'inspirait aucun sentiment de sécurité, plutôt d'insécurité. Sur ces bandits couraient plein de bruits : on disait les avoir vus couper les oreilles de quelqu'un, puis l'obliger à les manger avant de le tuer ; ou bien embrocher un homme, puis le faire rôtir à feu lent en présence de sa femme et de ses enfants.

Et pourquoi tout cela ? Il y avait eu dans le temps, sur tout le territoire colombien, des guérillas entre libéraux et conservateurs, puis simplement entre brigands libéraux et brigands conservateurs, et enfin simplement entre brigands. Il y avait un brigand célèbre que l'armée avait tué : il s'appelait le "Capitaine Revanche". La revanche était leur raison d'être. Si certains commettaient des atrocités, c'était pour se venger des atrocités commises par d'autres, qui étaient elles-mêmes une vengeance d'autres atrocités, et ainsi de suite à n'en plus finir.

Eduardo Perilla avait écrit, avec mon aide, un long poème, *La Colombie lardée de coups de machettes (Colombia macheteada)*, qui a été publié dans *El corno* et qui l'a rendu assez célèbre à l'époque. La publication a été anonyme parce qu'il risquait d'être assassiné. Parmi toutes les choses qu'il décrit, il y a un cadavre gonflé à la surface de la rivière avec un vautour charognard qui lui donne des coups de bec et qui coulait si deux vautours se posaient sur lui. Une échoppe au bord de la route que les brigands avaient fait sauter, avec un homme sans tête ; une dame le ventre ouvert par l'explosion d'où on avait sorti une petite fille vivante en sectionnant son cordon ombilical avec une lame Gillette ; et un lambeau de lèvres accroché à un goulot cassé de bouteille de Coca-Cola. Il dit que les gens avaient encore plus peur des soldats. Il avait vu aussi les paysans emprisonnés par l'armée, et le cadavre d'un de ces prisonniers puait les cabinets. Dans les journaux, on les appelait des brigands, et les politiciens avaient patronné des guérillas comme les Pneus *Sol* et les Brasseries *Bavaria* patronnaient le tour de Colombie cycliste. Et les communistes, des petits rubans rouges à la boutonnière, qui disaient : Le Fruit est Mûr. Et aussi le dictateur en Cadillac blindée, et le prêtre en Mercedes Benz, et aussi tous ceux qui s'en

foutaient... Je l'ai aidé dans ce poème comme Pound a aidé Eliot dans *La Terre Vaine*. Après, Merton a écrit en disant que c'était un grand poème primitif, trop déchirant pour qu'on puisse applaudir.

J'étais debout dans le canot face au quai de l'île de Mulatupo, certifiant que je n'étais pas commerçant. C'était lorsque je suis allé en vacances au Nicaragua en passant par la côte caraïbe pour rendre visite aux Cunas. Une vedette m'avait conduit au Panamá, en secret car c'était des contrebandiers. Quelle vision quand nous nous sommes approchés du petit port panaméen de Puerto Obaldía : la mer devenait une piscine et, au fond, tu pouvais voir des rochers et des cailloux, du sable blanc et des poissons ! J'ai dû payer cher (quatre-vingts dollars) pour la traversée en hors-bord jusqu'à une île de San Blas. Sur la plage, en sueur sous un soleil implacable, il y avait un homme improprement vêtu d'une tenue de soirée et accompagné par deux adolescents. Il m'a demandé de l'emmener parce qu'il ne lui restait plus un sou pour rejoindre la ville de Panamá. Je lui ai répondu que j'allais chez des indiens, et il m'a demandé de les y emmener car, de toute façon, ils ne savaient pas où aller. C'étaient des Argentins ; il m'a expliqué que ses enfants de treize et quinze ans étaient des danseurs en tournée sur le continent et que lui était leur imprésario. Ces jeunes, m'a-t-il dit, avaient beaucoup de succès et étaient connus comme "Les Rois du Twist". Mais les dernières représentations à Cartagena s'étaient mal passées et, n'ayant pas d'argent pour acheter les billets d'avion jusqu'à Panamá, il avait décidé de faire le voyage en bateau, pensant que ce serait plus facile ; ils avaient été obligés de passer d'une vedette à une autre, d'un endroit à un autre, jusqu'à ce qu'ils arrivent sur cette côte sans un centime en poche. Je ne pouvais pas les abandonner à leur sort et c'est comme ça que je suis arrivé chez les Cunas avec les "Rois du Twist". Pas très rassuré d'arriver en leur compagnie.

Dans un petit canot sur les grandes vagues, précédé par des poissons volants. Nous avons vu de belles îles tantôt couvertes de cocotiers, tantôt de huttes et de cocotiers, tantôt entièrement couvertes de huttes, comme un village rond qui flotterait sur la mer. Jusqu'à ce qu'on arrive à Mulatupo qui était une de ces îles recouvertes de huttes jusqu'au bord de l'eau ; même dans l'eau, il y en avait. En réponse à leurs questions, j'ai dit que je venais parce que j'étudiais leurs traditions et leur culture. Ils ont répondu que nous devions aller jusqu'à leur conseil pour leur donner davantage d'explications. En effet le conseil était réuni. Ils adorent les réunions des conseils. Il y a des conseils généraux, il y en a d'autres réservés aux hommes, d'autres réservés aux femmes et d'autres réservés aux enfants. Là, c'était un conseil pour tous. Ça se passait dans une grande hutte carrée. Le cacique se trouvait au centre, dans un hamac, avec sa pipe rituelle. Par le truchement de l'interprète, il a demandé ce que je venais faire. J'ai répondu que j'admirais leurs traditions et la sagesse de leurs "Neles", et que j'avais écrit sur ce sujet (en leur

montrant les journaux). Ils ont dû être impressionnés que j'utilise ce mot de "Neles", qui sont leurs sages et guides spirituels. J'ai fait mention aussi de ma conversation avec Yabiliguiña. Le cacique s'est montré satisfait. Il a dit que Yabiliguiña n'était pas encore revenu de Colombie mais que je pouvais rester puisqu'il m'avait invité et que, dans l'île, « tout est gratuit ». Que j'aurais hamac et nourriture. « Si vous dites : je n'aime pas le riz au poisson, je veux ma nourriture habituelle, je veux mon lit, il y a une hutte faite comme dans vos hôtels payants ». J'avais l'impression d'être un visiteur en U.R.S.S. Le cacique a posé des questions sur les personnes qui m'accompagnaient et je lui ai dit que les jeunes dansaient. Il y a alors eu une clameur générale. Ils voulaient que les jeunes dansent. Pendant un bon moment "Les Rois du Twist" ont dansé le twist et les indiens étaient ravis. Ils ont finalement eu plus de succès que moi.

Les hommes étaient assis sur des bancs rustiques ; derrière étaient assises les femmes qui cousaient leurs *molos* (leurs célèbres blouses), portant toutes un anneau d'or dans le nez et des disques dorés dans les oreilles. Ils ont lu la liste de ceux qui iraient travailler le lendemain sur les terres de la communauté. Ils ont lu la liste de ceux qui étaient désignés pour être les nouveaux policiers. L'interprète m'a dit qu'ils ont un Ministre du Travail, un Ministre de l'Agriculture, un Ministre des Transports (à cause des vedettes), un Ministre de l'Education et un Ministre des Fêtes. De son hamac, le cacique a chanté un chant interminable, « Le Chant pour Guérir de la Folie » ; on aurait dit du grégorien. Ces chants, ils les chantent pour ne pas les oublier.

Le dîner a eu lieu dans une hutte-restaurant, au sol en terre et aux parois en bambou, où de jeunes Cunas qui ne parlaient pas l'espagnol buvaient du Coca-Cola. On nous a apporté dans une marmite en terre du riz au lait de coco accompagné d'une friture de petits poissons. Les rues entre les huttes étaient très étroites et très propres. Un indien nous a emmenés voir les champs de cacaotiers de la communauté sur la terre ferme. Il portait un fusil de pêche et des lunettes sous-marines mais son harpon était primitif. Il m'a dit : « Nous vivons comme Dieu voulait que nous le fassions. Ni pauvres ni riches. Pauvres, mais sans êtres privés du minimum nécessaire. Pauvres, mais pas très pauvres. Seulement un peu pauvres ». Les anneaux d'or des femmes coûtaient trente dollars. Ils étaient fabriqués par un Colombien sur un bateau ancré en face de l'île, mais ils ne le laissaient pas débarquer. Les commerçants ne sont pas admis parce qu'ils engendrent l'inégalité. Ils avaient des Magasins du Peuple, des sortes de coopératives. Ils aimaient l'égalité qu'il y avait entre les huttes. Un petit nombre d'entre elles était en bois et en zinc et ils les appelaient *nea nega*, "maisons du diable" car elles brisaient l'égalité. L'argent n'a pas cours et pourtant ils ont beaucoup de

pièces de monnaie : dans les colliers, avec des dents de singe, de pécari, de caïman.

J'ai enregistré ces propos du chef Manibinigtiguiña : « Dieu a créé la terre, les étoiles, les fleuves, les plantes, les animaux, les jours, les nuits. Ensuite il est parti dans le ciel pour arranger aussi le ciel. Voici ce qu'il avait en tête : comment faire pour organiser un ciel si bon que mes enfants, une fois là-bas, ne pensent plus à la terre ? Il a créé toutes les plantes et toutes les fleurs, comme si elles étaient humaines, comme si c'étaient des demoiselles, il a créé toutes les plantes ce jour-là comme si c'étaient des femmes. Quand Dieu a eu créé la terre, les étoiles, tous les satellites qu'on voit dans le ciel, il a alors donné un nom à toutes sortes d'arbres pour que nos enfants, grâce à ces plantes, puissent se guérir de n'importe quelle maladie, à un poisson aussi. Dieu a dit de même : vous devez faire mémoire de moi chaque fois qu'il y aura une réunion. Et puis, en regardant le ciel, tu penseras : c'est Dieu lui-même qui a fait ça. Et quand tu penseras, pense à moi. J'ai dit tout ce que je viens de dire pour l'enregistrer sur cette bande magnétique, pour que la voix de San Blas atteigne d'autres nations et qu'elles sachent que nous avons foi en Dieu ».

En revenant de mes vacances au Nicaragua, je suis passé par San José, au Costa Rica, pour rendre visite à sœur María Romero, la religieuse nicaraguayenne de Marie Auxiliatrice que ses miracles commençaient alors à rendre célèbre – célébrité qui n'a fait que croître encore et encore, surtout après sa mort, jusqu'à en arriver aujourd'hui à l'ouverture de son procès en canonisation. Elle et ma mère étaient très unies parce qu'elles avaient été camarades de collège. Elle m'a donné un flacon rempli d'eau qu'elle avait l'habitude de donner, une eau qui faisait des miracles. Elle ne disait jamais d'où venait cette eau, seulement que « la Vierge la lui avait donnée ». Quand certaines personnes lui demandaient davantage d'explications, elle répondait que c'était un *secret professionnel*. D'une manière curieuse, elle m'a dit qu'elle me déléguait ses pouvoirs pour que je puisse moi aussi faire des guérisons avec cette eau. Et, en me parlant à l'oreille, elle a ajouté que je pouvais remplir le flacon avec l'eau du robinet quand il n'en resterait presque plus. Ce qui me laisse penser qu'elle prenait cette eau au robinet. Ce qui ne signifie pas que ce n'était pas un don de la Vierge même si elle venait du robinet.

Au séminaire, le docteur Vélez, le dentiste, avait un accès de vomissements et de diarrhée et aucun médicament ne lui faisait de l'effet. Il était complètement déshydraté, dans un état assez grave. Un des médecins qui le soignaient avait déclaré un soir qu'il faudrait l'emmener le lendemain à Medellín, malgré sa grande faiblesse, parce qu'ils ne savaient plus quoi faire. Ce même soir, je lui avais donné de l'eau de sœur María Romero, de sa "petite eau" comme elle disait ; le lendemain, il s'était réveillé en meilleure

santé, il n'y avait pas eu besoin de l'emmener à Medellín ; un jour plus tard il s'était levé car il était guéri. Ce même soir où j'avais donné l'eau au docteur Vélez, un camarade m'avait dit qu'un tout petit peu de cette eau que je lui avais donnée une semaine plus tôt avait sur lui des effets miraculeux. Il était victime de crises de nerfs : tout son corps était agité par des tremblements, il avait une terrible sensation d'angoisse, au point d'envisager de quitter le séminaire ; et maintenant il était presque guéri. Un autre séminariste aussi, qui m'avait vu cette nuit-là donner l'eau au docteur Vélez victime de déshydratation, m'avait dit que cette eau avait fait chez lui un miracle. Je lui avais demandé lequel et il m'avait expliqué que le même jour où j'en avais mis sur le furoncle qu'avait un autre camarade et que celui-ci avait guéri, il m'avait demandé de lui en déposer une goutte sur le pied. Il souffrait d'une infection de l'os qui provoquait chez lui des douleurs atroces, on l'avait opéré plusieurs fois en raclant l'os, qui était en piteux état. Je me rappelais bien lui en avoir mis une goutte mais je n'y avais plus repensé et lui ne m'avait plus rien dit. C'est alors qu'il m'a dit que, depuis l'application de cette goutte, il n'avait plus ressenti aucune douleur. Qu'il avait accordé une foi aveugle à cette goutte, et qu'il avait senti que ça allait le guérir, sans savoir pourquoi, ne sachant même pas ce qu'était cette eau que je donnais. Depuis il jouait au basket, ce qui lui semblait incroyable.

Quand j'ai écrit tout ça à sœur María, elle m'a répondu dans une lettre que j'ai encore en ma possession (du 6 avril 1963) : « Alors comme ça vous êtes devenu la "Succursale de Marie Auxiliatrice" ? Quelle joie pour moi de savoir les merveilles que fait ma Reine avec son eau ! »

La première fois que j'étais allé la voir, elle m'avait dit qu'elle voulait me montrer le dernier miracle que la Vierge avait fait pour elle. Elle m'avait conduit dans une cour remplie d'oiseaux de toutes espèces qui voletaient, chantaient, mangeaient des fruits. Elle m'avait dit qu'elle aimait les oiseaux mais qu'elle ne pouvait pas les voir puisqu'elle ne sortait pas de son couvent, occupée qu'elle était avec les pauvres ; et qu'elle ne supportait pas non plus de les voir en cage. Elle avait donc demandé à la Vierge d'avoir des oiseaux dans la cour et voilà, ils étaient là.

Je n'aime pas croire aux miracles même quand ils ne font pas de doute. Je me force à écrire ce que je suis en train d'écrire et j'avais même pensé à ne pas dire un mot de sœur María Romero pour ne pas me ridiculiser mais j'aurais eu l'impression de cacher quelque chose. Je suis d'accord avec Whitman sur ce point que tout est miracle ; une souris, dit-il, est un miracle. Mais dans cette création de Dieu, qui n'est que miracle, n'est-il pas possible qu'il y ait des miracles un peu plus spéciaux ? Une violation des lois naturelles... Et que savons-nous des lois naturelles ? Selon la physique quantique, ce qui gouverne la matière au niveau subatomique, c'est l'indéterminisme. C'est pourquoi tout peut arriver. Rien n'est impossible ; ce

que nous appelons miracle, c'est quelque chose de tellement improbable que, pour nous, c'est comme si c'était impossible. Don Quichotte a bien raison, donc, quand il dit que les miracles sont : « simplement des choses qui se passent rarement ».

Il y avait une fois dix boîtes de gâteaux secs à répartir entre de nombreux enfants pauvres de sœur María mais le nombre de ceux qui se sont présentés a été bien supérieur. Malgré cela, il a été décidé de ne pas diminuer la quantité qui devait être attribuée à chaque enfant, sachant cependant qu'il n'y en aurait pas pour tous. Et il y en a eu pour tous. Lorsque la distribution a été terminée, on s'est rendu compte qu'une seule boîte avait été ouverte et que les neuf autres étaient intactes. Une de mes tantes a été témoin de ce qui s'est passé lors de la préparation d'un grand pique-nique pour des enfants pauvres. Il n'y avait que du pain et de la mayonnaise, et rien à étaler sur le pain. Elle a demandé à tous de l'attendre et elle est allée prier à la chapelle. Quelques minutes plus tard, un homme est arrivé avec des saucisses en expliquant que c'était le jour d'ouverture d'un commerce dans lequel il se lançait et qu'il avait promis à la Vierge de faire ce don. Elle a aussi confié à ma mère que, lors d'une réunion à Rome, la supérieure lui avait donné l'ordre de faire un discours en italien ; elle, par obéissance, s'était levée et s'était exprimée dans un italien impeccable. « Et moi, Esmeralda, depuis quand sais-je parler l'italien ? ».

J'ai demandé à sœur Laura, son assistante, si elle se livrait à des pénitences spéciales et elle m'a répondu que non, qu'elle ne se distinguait en rien du reste de la communauté, sauf en ce qui concernait l'obéissance. J'ajouterais : en ce qui concernait l'humour aussi. Je pense que sainte Thérèse d'Avila devait être comme ça.

Une fois elle a fait mettre une bande à une statue de la Vierge. Et pourquoi faire ? Parce qu'on allait opérer une petite fille des yeux et pour que la Vierge voie par elle-même ce que c'était qu'être aveugle. Et on n'a enlevé la bande que lorsqu'on a été sûr que l'opération de la petite fille avait réussi.

Par la suite, il y a eu énormément de monde qui fréquentait ce qu'elle appelait sa "consultation" au point qu'il fallait donner à chacun un petit papier avec un numéro d'ordre. Elle m'a avoué que recevoir tant de gens pendant des heures et des heures lui était parfois insupportable mais qu'elle devait le faire. On venait la voir pour toutes sortes de problèmes et de demandes à la Vierge. Elle a commencé à prescrire un exercice qu'elle appelait les Quinze Samedis de la Vierge et je ne sais quelles autres prières. Elle m'a dit avec malice que les gens croyaient que c'était la Vierge qui le demandait mais que c'était elle qui avait inventé ça, pour qu'ils prient parce que, autrement, ils ne prient pas. Puis elle avait ajouté que dernièrement elle avait inventé autre chose : si les gens n'avaient pas fait un des Quinze

Samedis, ils devaient tout recommencer. Elle m'a dit alors: « Comme si la Vierge faisait attention à ça. La Vierge, allons donc ! ».

Lors d'une de mes visites, elle m'a fait une confidence (sur le ton de la confidence) : la Vierge l'avait libérée des désirs sexuels. En tout cas c'est ce que j'ai compris. Elle m'a dit que la Vierge avait réalisé ce miracle de la rendre exactement comme une petite fille ; et elle m'a répété : exactement comme une toute petite fille.

Elle a annoncé à beaucoup de monde que la ville de Managua serait détruite et, bien sûr, personne n'y a cru. Jusqu'au tremblement de terre. Après le tremblement de terre, elle a dit que ce n'était rien en comparaison de ce qu'allait subir le Nicaragua par la suite, parce que ça ne concernerait pas seulement Managua mais tout le pays. Et qu'il allait y avoir une pluie de feu venant du ciel. A cause des péchés. Elle l'a dit à Caridad Mora, ma marraine. A ma tante Blanca Urtecho, la mère de Coronel Urtecho. A plein d'autres personnes encore. Moi j'ai dit que c'étaient des balivernes de sœur María. Que cette histoire de feu du ciel, c'était une métaphore mythologique. Et que cette histoire de péchés, je prenais ça pour une de ses bondieuseries, pensant qu'elle parlait de dévergondage sexuel à cause de l'habitude que nous avons de considérer comme synonymes les mots péché et sexe (et il est probable que c'était là aussi l'interprétation de sœur María). Mais rapidement, peu après sa mort, la guerre contre Somoza a entraîné beaucoup plus de souffrances et de victimes que le tremblement de terre. Et il y a eu littéralement le feu du ciel quand Somoza a lâché sur les villes des bombes de cinq cents livres, du napalm et du phosphore blanc. Peu après la victoire, j'ai vu dans le bunker de Somoza une carte du Nicaragua où étaient indiquées les villes qui avaient été bombardées et où d'autres repères signalaient les villes qui devaient être bombardées le lendemain, le jour où il a pris la fuite. En ce qui concerne les péchés, c'était vrai parce que le somozisme a été un grave péché dont nous étions tous responsables. Autant que je sache, elle n'a pas prophétisé le bonheur qu'a représenté le triomphe de la révolution, mais seulement la souffrance de la lutte de libération. Coronel Urtecho disait que ce que lui inspirait le Saint-Esprit, elle l'interprétait à sa manière.

Elle n'était certainement pas révolutionnaire, plutôt conservatrice. Elle m'a dit qu'il ne fallait pas s'en prendre aux riches si on voulait qu'ils continuent à aider les pauvres. Il fallait bien les traiter (et c'est ce qu'elle faisait) pour qu'ils continuent à aider les pauvres.

Dans une note personnelle, elle se décrit elle-même : odieuse, désagréable, répugnante, insupportable, détestable, indésirable... Comme le dit Fernando González : « Les saints ont horreur d'eux-mêmes ».